

128. D. 92.

LA

DAME VOILÉE,

COMÉDIE EN 3 ACTES,

Par M^{rs} Constant B^{***}, Armand O^{***}
et Théodore N^{***},

MUSIQUE DE M. ADRIEN,

Ballet de M. Blache,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 27 Juin 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Successeur de M^{me} Huët,

RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, N^o 1, EN FACE L'ATHÉNÉE.

1826.

131477-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Comte de VALBERG.....	M. MELCHIOR.
CHARLES DE VALBERG, son neveu.....	M. DAVESNE.
GUSTAVE DE VALBERG, cousin de Charles.	M. CHÉRI.
M. DE MARTEN.....	M. BARON.
FRANTZ, domestique de Gustave.....	M. VAUTRIN.
LOURDOFF, jardinier de M. de Marten.	M. PAUL.
La Comtesse AMÉLIE, mariée secrètement à Charles.....	M ^{lle} CONSTANCE.
VICTORINE, nièce de M. de Marten...	M ^{lle} OLIVIER.
MARIE, négresse qui a élevé Victorine...	M ^{me} PALMYRE.
Paysans.	
Domestiques.	

La Scène est en Saxe.

Le premier acte chez le comte de Valberg; les deuxième et troisième
au château de M. de Marten.



*Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de
l'Éditeur seront poursuivis comme contrefacteurs.*

G. Brunet

On prévient MM. les Directeurs de Théâtres, dans les
Départemens, que cette pièce peut être représentée sans
Ballet ni Musique; voir au troisième acte les indications
relatives à la suppression du Ballet.

Impr. de Chaigneau fils aîné, rue de la Monnaie, n. 11.

LA
DAME VOILÉE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un jardin fermé au fond par une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *seul.*

Je ne vois personne. (*Tirant sa montre.*) C'est juste ; il n'est encore que sept heures, et mon oncle est d'une exactitude..... Mais pourquoi ce rendez-vous ?..... quelle confiance peut-il avoir à me faire?... je m'y perds... et je cherche en vain, depuis hier, à pénétrer ce mystère... Allons, un peu de patience, ma curiosité ne peut tarder à se trouver satisfaite.

SCÈNE II.

CHARLES, GUSTAVE, *sonnant avec violence.*

GUSTAVE.

Holà ! hé ! la maison !

CHARLES.

Qui peut sonner ainsi ?

(4)

GUSTAVE.

Je ne me trompe pas ; c'est Charles, mon ami.

CHARLES.

Comment ! c'est toi, Gustave ?

GUSTAVE.

Moi-même... Mais ouvre-moi ; il n'est pas décent de laisser ainsi la parenté à la porte.

CHARLES, *ouvrant la grille.*

Mon cher cousin !

GUSTAVE.

Ce bon Charles !... embrassons-nous !

CHARLES.

Ma foi, depuis cinq ans, privé de tes nouvelles, je te croyais mort.

GUSTAVE.

Comme tu y vas !... Dieu merci, il n'en est rien ; et ce monde-ci, malgré toutes ses imperfections, a encore trop d'attraits pour moi, pour que je sois pressé d'aller m'assurer si l'on est mieux dans l'autre.

CHARLES.

Je bénis le hasard qui te ramène près de moi.

GUSTAVE.

Ce n'est pas tout-à-fait le hasard. Je n'ignorais pas que tu avais dans ce canton une propriété charmante, magnifique, et comme mes affaires n'exigent pas ma présence plus au nord qu'au midi, je viens m'établir dans ton château pour quelques... mois... si cela ne te gêne pas.

CHARLES.

Tu me fais plaisir, au contraire, d'en agir de la sorte, et tu peux te regarder ici comme chez toi.

GUSTAVE.

J'accepte sans me faire prier. Grâce au destin, je suis libre, trop libre même, puisqu'en sortant d'ici je ne sais pas encore où je porterai mes pas.

CHARLES.

Que veux-tu dire ? Aurais-tu éprouvé quelques grands malheurs ?

GUSTAVE.

Oh!... un homme ordinaire appellerait cela des malheurs; mais moi, qui suis philosophe, je ne vois là que des contariétés auxquelles l'espèce humaine doit s'attendre. Tu sais que je suis sorti de l'Université avec l'intention de parcourir le monde. J'ai visité les principales villes de l'Europe; faisant dans chacune un nouveau métier et ne réussissant dans aucun, comme cela arrive souvent; enfin, rebuté de tous côtés, ruiné par la friponnerie de l'homme chez qui j'avais placé le modeste héritage de mes pères, fatigué des obstacles, criblé de dettes et ne sachant plus où donner de la tête, j'ai dirigé ma course de ce côté; et puisque la fortune ne se lasse pas de me tourner le dos, je viens oublier près de toi les caprices de cette cruelle déesse.

CHARLES.

Pauvre Gustave! Enfin, toi que j'ai toujours connu observateur, qu'as-tu remarqué d'extraordinaire dans les pays que tu as parcourus?

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'ai vu ce qu'on voit partout : des chaumières en ruine et des palais brillans; des salles de spectacle et des hospices; des impôts et des souscriptions; des grands hommes dans la gazette et des intrigans dans le monde; des pauvres honteux et des riches insolens; la modestie prise pour de la sottise et l'effronterie prise pour de l'esprit; beaucoup de fripons, autant de dupes; quelques honnêtes gens et des fous en quantité. Tu vois que c'est absolument comme chez nous.

CHARLES.

Les hommes sont donc les mêmes partout!

GUSTAVE.

Malheureusement pour notre pauvre espèce. Ah ça! et toi, qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes quittés?

CHARLES.

Pas grand'chose... je suis toujours dans la même position, toujours heureux.

GUSTAVE.

Tu dis cela d'un air bien triste.

CHARLES.

Non, je te jure... tu t'abuses...

GUSTAVE.

Laisse-moi donc... ton air embarrassé... tu me caches quelque chose... ah! cela n'est pas bien... Allons, confiance pour confiance... ne suis-je donc plus ton ami, ton meilleur ami?... autrefois tu n'avais pas de secrets pour moi!

CHARLES.

C'est vrai; et puisque tu le veux, je vais tout te confier; jamais, peut-être, je n'eus plus besoin de tes conseils, de ton amitié.

GUSTAVE.

Je t'écoute.

CHARLES.

Tu es discret?

GUSTAVE.

Comme une jeune fille avec sa mère.

CHARLES.

Eh bien! mon ami, tu vois devant toi le plus infortuné des hommes.

GUSTAVE.

Pas possible!

CHARLES.

J'aime, je chéris...

GUSTAVE.

N'est-ce que cela? et moi aussi, j'ai aimé, adoré même, et plus d'une fois, encore... Je vois, tu as affaire à une inhumaine qui dédaigne ta flamme.

CHARLES.

Mais non, je suis payé de retour.

GUSTAVE.

Vraiment? ... en ce cas, je ne comprends plus...

CHARLES.

Parce que tu ne me laisses pas achever... Je te dis que je suis le plus malheureux de tous les hommes.

GUSTAVE.

Mais comment, encore?

CHARLES.

Je suis marié.

GUSTAVE.

Marié! ah! bon Dieu! Tu as épousé une vieille femme?

CHARLES.

Du tout, mon Amélie est jeune, charmante, remplie de grâces...

GUSTAVE.

Oh! j'entends, elle est coquette, capricieuse; elle te tourmente la nuit et le jour; que veux-tu, mon ami, c'est le défaut de toutes les jolies femmes... c'est partout de même : je dois le savoir, moi qui ai voyagé.

CHARLES.

Mais non, ma femme, au contraire, a mille qualités; elle est aimable, douce, bonne.

GUSTAVE.

Aimable, douce et bonne? mais c'est un trésor, et je ne vois rien de bien malheureux dans tout cela.

CHARLES.

Tu m'interromps à chaque mot.

GUSTAVE.

J'ai fini.

CHARLES.

Comme je te le disais, je suis marié, mais marié secrètement.

GUSTAVE.

Comment! ton oncle ignore...

CHARLES.

Tout. Tu sais que le comte Heidelberg, dont le château était à quelques lieues d'ici, était le compagnon d'armes de mon oncle.

GUSTAVE.

Oui. Eh bien?

CHARLES.

Peu de temps après ton départ, il devint éperduement amoureux de la jeune Amélie de Selmar; il avait soixante ans.

GUSTAVE.

Pauvre petite!

CHARLES.

Il demanda sa main; il était riche, Amélie était pauvre. Ses parens n'hésitèrent pas à la sacrifier; au bout d'un an la comtesse devint veuve.

GUSTAVE.

C'était parbleu bien ce qui pouvait lui arriver de plus heureux :

CHARLES.

Mon oncle fut chargé, comme ancien ami du comte, de régler toutes les affaires de sa succession. Il y a six mois, qu'après avoir terminé tout ce qui y était relatif, il engagea, j'ignore dans quel dessein, la jeune comtesse à venir passer quelque temps parmi nous ; Amélie se rendit à ses désirs. Mon cher Gustave, je ne puis t'exprimer tout ce que je ressentis à son aspect ; son regard enchanteur fit naître dans mon âme un trouble inconnu, il en bannit pour toujours le repos qui, jusqu'alors, avait fait tout le bonheur de ma vie ; enfin je sentis que je n'aimerais jamais qu'Amélie, et je jurai de lui consacrer toute mon existence.

GUSTAVE.

J'ai fait bien souvent de ces sermens-là.

CHARLES.

Tu ne connais pas Amélie, et tu ne peux te faire une idée des grâces de sa personne.

GUSTAVE.

Laisse-moi donc... je sais d'avance tout ce que tu vas me dire. Taille divine, des bras, des pieds, des mains... Ah!... et des yeux!...

CHARLES.

Les plus jolis yeux du monde.

GUSTAVE.

J'en étais sûr.

CHARLES.

Je fus assez heureux pour lui plaire, et je la décidai à me donner sa main. Il y a quatre mois que je suis son époux.

GUSTAVE.

Et il y a six mois qu'elle habite ce château ? c'est ce qui s'appelle aller vite en besogne. Mais pourquoi avoir fait un mystère de ce mariage à ton oncle ? il me semble qu'il devait lui convenir sous tous les rapports.

CHARLES.

Ne le connais-tu pas ? Bourru, exigeant ; après la chasse, son plus grand plaisir est de contredire ; et quand il a parlé, toute observation est inutile.

GUSTAVE.

C'est vrai. Je me le rappelle ce bon parent; je me souviens aussi maintenant que le chagrin de ne pouvoir jamais avoir une volonté conduisit sa femme au tombeau.

CHARLES.

Quelle conduite tenir avec un homme semblable?

GUSTAVE.

Pauvre femme! J'ai remarqué, parce que, moi, j'ai toujours voyagé en véritable observateur, que l'obéissance conjugale était pour le beau sexe une maladie à laquelle il pouvait difficilement résister.

CHARLES.

Il eût suffi que j'eusse désiré ce mariage pour que mon cher oncle s'y fût opposé; et c'est ce qui nous a décidés à nous marier secrètement.

GUSTAVE.

C'était le plus court; cependant, d'un moment à l'autre, ton oncle peut tout découvrir.

CHARLES.

Voilà ce qui m'inquiète; mais quel parti prendre? voyons, conseille-moi.

GUSTAVE.

Moi, à ta place, j'avouerais tout... il criera... il jurera... mais enfin, il n'empêchera pas ce qui est fait.

CHARLES.

Tu crois?... Il y a encore une chose qui me fait trembler... si je le prends dans un mauvais moment, il est capable de me donner sa malédiction, de me déshériter... et si je tiens à la fortune, c'est pour mon Amélie... avec cela qu'il a eu le soin de me prévenir que je ne recevrais jamais une épouse que de sa main.

GUSTAVE.

Diable!... Enfin, n'importe, je saisis une occasion favorable.

CHARLES.

Aujourd'hui même elle peut s'offrir.

GUSTAVE.

Comment?

CHARLES.

Je l'attends dans un moment. Il m'a donné hier rendez-vous ici pour ce matin; il a, dit-il, des choses de la plus grande importance à me communiquer.

GUSTAVE.

Vraiment?... et soupçonnes-tu ce que ce peut être?

CHARLES.

Depuis hier je me perds en conjectures.

GUSTAVE.

Moi, je devine.

CHARLES.

Quoi?

GUSTAVE.

Je suis persuadé qu'il va te proposer ta femme pour épouse.

CHARLES.

S'il était vrai!... oh! non... je ne puis le croire.

GUSTAVE.

Et pourquoi pas? au surplus, dans peu tu sauras à quoi t'en tenir à cet égard. Ton oncle va venir; vous avez besoin d'être seuls, je me retire; je vais rejoindre mon domestique, faire porter ici mes malles... je veux dire mon porte-manteau; ensuite je m'installe dans ton château et je ne te quitte plus. Je serai plus à même ici de te prodiguer tous les conseils que tu as le droit d'attendre de mon amitié.

CHARLES.

Ah! tu as un domestique?

GUSTAVE.

Tu le connais, c'est Frantz. Te rappelles-tu ce petit bonhomme qui était à la porte du collège et qui faisait nos commissions? Ah! le drôle est bien dégourdi; toujours poltron, un peu niais, il ne peut manquer de faire son chemin. Il m'est fort attaché; il m'a été très-utile dans mes voyages: intendant, secrétaire, valet-de-chambre, c'est un homme universel. A Paris, pendant quelque temps, je fus rédacteur d'une feuille fort en vogue; eh bien! j'en avais fait mon éditeur responsable.

CHARLES

Éditeur responsable!

GUSTAVE.

Oui, tu ne sais pas ce que c'est? je vais te le dire; c'était lui qui allait en prison toutes les fois que j'étais condamné.

CHARLES.

Comment donc! mais il avait là une place fort agréable.

GUSTAVE.

Ah ça! je me sauve pour revenir plus vite; ne t'impatiente pas, dans deux minutes je suis ici. Si je peux t'être utile, dispose de ton ami, ne te gêne pas; fais comme moi : entre nous c'est à la vie et à la mort. (Il sort).

SCÈNE III.

CHARLES, *seul*.

Ce bon Gustave!... il n'est pas changé; toujours gai, étourdi. Dans la position où je me trouve, je ne puis trop me féliciter de son retour. Je vais commencer par suivre son conseil et avouer tout à mon oncle. Ah! mon Dieu! serait-ce lui?

SCÈNE IV.

CHARLES, AMÉLIE.

CHARLES.

Ah! c'est toi, mon Amélie?

AMÉLIE.

A la fin je te trouve! voici plus d'une heure que je te cherche... Comme tu parais gai ce matin?

CHARLES.

Oh! c'est que j'ai une excellente nouvelle à t'annoncer.

AMÉLIE.

Ton oncle approuve notre mariage?

CHARLES.

Non, ce n'est pas cela... Je viens d'embrasser un ami d'enfance... un parent que je n'avais pas vu depuis bien long-temps, et de qui je t'ai souvent parlé.

AMÉLIE.

Gustave de Valberg, peut-être?

CHARLES.

Lui-même. Je suis fâché que tu ne sois pas arrivée plutôt; tu

l'aurais vu ce charmant garçon. De l'esprit... des talents... un cœur... Ah! un cœur excellent, rare!

AMÉLIE.

De la fortune?

CHARLES.

Non pas. Tu le verras; je lui ai offert un appartement au château... il a accepté sans façon... Oh! c'est un véritable ami!... j'espère que nous ne serons plus séparés... Maintenant que le consentement de notre oncle arrive, et je suis l'homme le plus heureux de toute l'Allemagne... Oui, mais en attendant je ne suis pas tranquille du tout sur l'issue de notre rendez-vous.

AMÉLIE.

Quel rendez-vous?

CHARLES.

J'attends ici le comte de Valberg.

AMÉLIE.

Un rendez-vous avec ton oncle? pourquoi ce mystère?

CHARLES.

Je l'ignore.

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il aurait tout découvert?

CHARLES.

Non... je ne le pense pas... mais je l'aimerais autant; cela m'éviterait la peine de lui tout déclarer.

AMÉLIE.

Comment, tu voudrais...

CHARLES.

Nous ne pourrions lui cacher long-temps... et je suis assez disposé ce matin même à risquer la bordée.

AMÉLIE.

Allons, je m'en rapporte à toi; mais que pensera-t-il de moi quand il saura...

LE COMTE, dans la coulisse.

A bas, Mirza! à bas!

AMÉLIE.

Ah! mon dieu! je l'entends... je me sauve. Ne manque pas de venir tout de suite m'informer du résultat de votre entretien.

(Elle sort.)

CHARLES.

Du courage, mon Amélie! (*A part.*) Je tremble.

LE COMTE à un domestique à qui il remet sa carnassière et son fusil.

Emmenez Mirza et Diane, et présentez ma chasse à la jeune comtesse.
(*Le domestique sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, CHARLES.

Ah! te voilà, Charles?... je suis content de ton exactitude.

CHARLES, à part.

Il paraît de bonne humeur; tant mieux! (*Haut.*) Mon cher oncle, vous connaissez mon entière soumission à toutes vos volontés.

LE COMTE.

Oui, et je compte aujourd'hui sur elle plus que jamais. Tu sais que je ne veux que ton bonheur.

CHARLES.

C'est trop de bonté. (*A part.*) Ma foi, je ne saurais trouver une meilleure occasion. (*Haut.*) Il paraît, mon cher oncle, que votre chasse a été heureuse?

LE COMTE.

Très-heureuse, vingt-cinq pièces en moins d'une heure: j'aurais fait un fameux carnage, si je n'avais pas eu à t'entretenir d'une affaire très-importante.

CHARLES.

Parlez, mon cher oncle, parlez.

LE COMTE.

Avant tout, tu vas me dire franchement...

CHARLES.

Oui, mon oncle.

LE COMTE.

Attends donc... tu vas me dire franchement ce que tu penses...

CHARLES.

Je vous le dirai franchement...

LE COMTE.

Me laisseras-tu parler?... Ce que tu penses...

CHARLES.

De qui, mon oncle?

LE COMTE.

De notre jeune comtesse..

CHARLES.

D'Amélie?

LE COMTE.

Oui, d'Amélie.

CHARLES, à part.

Gustave a deviné. (*Haut.*) Mais je pense qu'il est impossible de réunir plus de grâces, d'esprit.

LE COMTE.

Ainsi tu la trouves...

CHARLES.

Adorable, mon cher oncle, adorable! (*A part.*) Plus de doute, c'est ça.

LE COMTE.

Je lui crois pour moi beaucoup d'attachement.

CHARLES.

Comment donc! mon cher oncle, elle a pour vous la plus vive tendresse; elle m'en parlait encore il n'y a qu'un instant; elle m'en parle tous les jours: enfin, elle est si heureuse ici, qu'elle voudrait, disait-elle, ne jamais vous quitter. (*A part.*) Il faut l'accabler d'éloges.

LE COMTE.

Tu m'enchantes en me parlant de la sorte. Dis-moi encore, penses-tu qu'un second mariage lui fasse peur?

CHARLES.

Au contraire, pourvu qu'elle ne vous quitte pas; cependant... (*A part.*) Elle est à moi.

LE COMTE.

En ce cas, je veux combler tous ses désirs, et puisque tu m'as-sures qu'elle a pour moi la plus vive tendresse...

CHARLES.

J'en suis certain.

LE COMTE.

Je l'épouse.

CHARLES.

Comment ?

LE COMTE.

Est-ce que tu ne m'entends pas, je te dis que je l'épouse.

CHARLES.

Qui ?

LE COMTE.

Eh bien ! Amélie.

CHARLES.

Amélie !... Vous épousez Amélie... vous, mon oncle !... c'est impossible...

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

CHARLES, *à part.*

Epouser ma femme, c'est trop fort ! (*Haut.*) Allons, mon oncle, vous plaisantez.

LE COMTE.

Je ne plaisante jamais, monsieur. Vous verrez, peut-être, qu'il me faudra votre consentement.

CHARLES, *à part.*

Il me semble que c'est assez nécessaire. (*Haut.*) Comment, mon oncle, c'est vous qui... Alors, je ne devine pas à quoi je puis vous être utile dans cette circonstance.

LE COMTE.

C'est ce que tu vas savoir. Je ne m'entends pas du tout à tourner une déclaration d'amour ; comme il est d'usage d'en faire une quelconque avant le mariage, c'est sur toi que j'ai jeté les yeux pour m'acquitter de ce soin.

CHARLES.

Sur moi ?... (*À part.*) Allons, de plus belle en plus belle. (*Haut.*) Mais mon oncle... je dois cependant vous faire observer...

LE COMTE.

Je n'aime pas les observations.

CHARLES.

Il faut pourtant...

LE COMTE.

Il faut vous taire; j'entends et je prétends que vous fassiez pour moi une déclaration à la jeune comtesse... Obéissez, et ne répliquez pas.

CHARLES, *à part.*

Diab!e d'entêté!... me voilà joli garçon!

LE COMTE.

J'ai encore une nouvelle confidence à te faire.

CHARLES, *à part.*

Pour peu qu'elle ressemble à la première, je l'en tiens quitte de tout mon cœur.

LE COMTE, *lui donnant une lettre:*

Prenez cette lettre que j'ai reçue hier soir; elle est de mon vieil ami de Marten: lisez, elle vous mettra au courant de ce que j'exige encore de vous.

CHARLES, *à part.*

Voyons la lettre de l'ami de Marten. (*Haut, lisant.*) « Mon « vieux camarade, j'ai une nièce de 17 ans, ton neveu peut en « avoir à-peu-près 24, il faut les unir. » Comment! mon oncle, vous voudriez me marier!

LE COMTE.

Continuez, monsieur.

CHARLES, *à part.*

Il a juré de me faire damner aujourd'hui... (*Continuant de lire.*) « Ton neveu doit être un joli garçon. » (*À part.*) C'est trop honnête... (*Il répète.*) « Ton neveu doit être un joli garçon. J'ai « eu sur son compte les renseignemens les plus satisfaisans; je lui « donne ma nièce, pourvu qu'il se soumette à une condition, « c'est de l'épouser à la manière orientale, sans la voir avant que « le mariage soit irrévocablement arrêté. Deux coups de fusil, « tirés devant la grande porte, serviront de signal pour baisser un « pont-levis sur lequel, depuis long-temps, n'a passé aucun « autre homme que moi. Je ne veux pas d'explication; que ton « neveu vienne avec un seul domestique; nous ne nous embras- « serons, toi et moi, qu'après la cérémonie... Si d'ici à demain « je ne vois pas ton neveu, je cherche un autre mari pour ma « nièce; il me suffira que ce soit un homme d'honneur; je n'exige « ni naissance ni richesse... Adieu! » Voilà un plaisant original!

(17)

LE COMTE.

Un original!... mon vieil ami de Marten un original!... un ancien commandant de place!

CHARLES.

Qui garde sa nièce comme il gardait une forteresse.

LE COMTE.

Oui, eh bien! j'aimerais encore mieux avoir à répondre d'une forteresse... mais traiter d'original un homme qui a vieilli sous les drapeaux, et qui a conservé les passions de son état!... c'est-à-dire que moi, qui raffole de la chasse, je suis aussi un original.

CHARLES.

Non, mon oncle, je ne dis pas...

LE COMTE.

Si fait, monsieur, vous le pensez... et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de traiter avec plus de respect votre oncle futur.

CHARLES.

Eh quoi! sérieusement, mon oncle, vous voulez que j'épouse M^{lle} de Marten?

LE COMTE.

Je l'exige.

CHARLES.

Mais je n'ai pas de goût pour le mariage.

LE COMTE.

Cela viendra après. Tu as peu de raison, mon garçon, une femme t'en donnera.

CHARLES.

J'aimerais mieux qu'elle me la fit perdre.

LE COMTE.

Tu sais que tu ne verras ta future qu'après la cérémonie? mais qu'importe!

CHARLES.

Permettez, il importe beaucoup. Vous savez tout ce qu'on dit sur cette demoiselle.

LE COMTE.

Ce sont des contes; personne ne l'a encore vue. Au surplus, cette alliance me plaît, et cela doit te suffire.

CHARLES.

Mais s'il était vrai qu'elle fût laide ?

LE COMTE.

Eh bien ! elle est riche ; et dans le siècle où nous sommes, l'or fait disparaître bien des défauts. C'est donc arrêté : tu épouses M^{lle} de Marten.

CHARLES.

Mais pas du tout.

LE COMTE.

Je vais faire tout préparer. Tu partiras dans une heure ; mais avant je t'enverrai la comtesse ; tu lui feras part de mes intentions, tu la décideras à me donner sa main, et tu viendras me faire tes adieux ensuite.

CHARLES.

Mais, de grâce, mon oncle...

LE COMTE.

Je ne t'écouterai que lorsque tu m'auras obéi. Va, mon ami, tu peux te reposer sur ton bon oncle du soin de ton bonheur ; il sait mieux que toi ce qui te convient. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, *seul.*

Mon bon oncle !... il est gentil, mon bon oncle. Il me prend ma femme, et m'en offre une autre... l'épouvante du pays. Je me donne au diable, si je sais comment je vais me tirer de là.

SCÈNE VII.

CHARLES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *accourant.*

Eh bien ! que te voulait le comte de Valberg ? Je viens de le rencontrer. Tu as, m'a-t-il dit en souriant, les choses les plus intéressantes à m'apprendre... des choses qui doivent me combler de joie ; je ne l'ai jamais trouvé aussi aimable.

CHARLES.

Ah ! tu le trouves aimable ?

AMÉLIE.

C'est au sujet, sans doute, de notre mariage ?

CHARLES.

De notre mariage? oui, oui, le bon oncle s'occupe d'une manière toute paternelle de notre établissement. Il t'épouse, d'abord.

AMÉLIE.

Il m'épouse!

CHARLES.

Oui... il t'épouse... mais tout cela n'est rien.

AMÉLIE.

Comment! ce n'est rien.

CHARLES, lui donnant la lettre de M. de Marten.

Tiens!... lis!... (*A part.*) Chère petite femme, je conçois sa frayeur.

AMÉLIE, après avoir lu rapidement.

Ah! mon Dieu!

CHARLES.

Qu'en dis-tu?

AMÉLIE.

Il te marie!

CHARLES.

Ah! mon Dieu! oui.

AMÉLIE.

C'était le moment de lui avouer notre union.

CHARLES.

Je l'ai voulu... mais le moyen de se faire entendre d'un homme qui parle toujours et qui ne veut rien écouter! et puis j'étais si loin de m'attendre à la confiance!...

AMÉLIE.

Comment allons-nous faire?

CHARLES.

Si tu parlais à mon oncle?

AMÉLIE.

Je n'oserai jamais.

CHARLES.

Tu ne le trouves donc plus aussi aimable?

AMÉLIE, comme frappée d'une idée.

Ah! M. de Marten doit chercher un autre gendre si tu n'es pas arrivé chez lui demain? Gagnons du temps.

CHARLES.

Oui ; mais en ce moment mon oncle fait tout préparer pour mon départ : en aussi peu d'instans , je ne vois pas comment nous pourrions... On dit que l'amour rend ingénieux... eh bien ! c'est étonnant, j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas... Encore si Gustave avait l'esprit d'arriver ! c'est un garçon plein d'imagination.

AMÉLIE.

Gustave , dis-tu ? mon ami , mon ami , nous sommes sauvés !

CHARLES.

Sauvés ! voyons , parle vite.

AMÉLIE.

Et pourvu que ton ami consente... Oh ! oui , il consentira... Tu m'as dit souvent qu'il t'avait les plus grandes obligations... il t'a les plus grandes obligations , n'est-ce pas ?

CHARLES.

Je lui ai rendu quelques services , et je suis bien sûr que son attachement pour moi est indépendant de tout calcul.

AMÉLIE.

Tu m'enchantes !... Oui , mais si par malheur il avait quelque inclination ?

CHARLES.

Une inclination ! lui?... S'il se marie jamais , ce sera par... convenance... par désœuvrement... par hasard.

AMÉLIE.

Par hasard?... très-bien !

CHARLES.

Mais il adore sa liberté ; et je parie qu'il mourra garçon.

AMÉLIE.

Il faut pourtant qu'il se marie.

CHARLES.

Lui ?

AMÉLIE.

Lui-même , à ta place.

CHARLES.

Ah ça ! ma bonne amie , deviens-tu folle ? quelle idée !... Comment tu voudrais que ce pauvre Gustave... Encore , s'il

s'agissait de toute autre personne que M^{lle} de Marten... je ne dis pas... mais lui donner une femme épouvantable!

AMÉLIE.

Comment ! épouvantable, personne ne l'a vue; elle peut être fort jolie.

CHARLES.

Je ne le pense pas; mais n'importe; ton idée est trop extravagante, et je suis étonné qu'elle ne me soit pas venue... Ah!... ah!... ah!...

AMÉLIE.

Tu as beau rire, je n'y renonce pas.

CHARLES.

En vérité?

AMÉLIE.

Et je ne sais quel heureux pressentiment...

CHARLES.

Ce Gustave est un si bon diable!... Eh bien! ma bonne amie, je ne t'empêche pas de risquer la proposition... les pressentimens d'une jolie femme sont rarement trompeurs; et ma foi, ta confiance me gagne... il serait fort drôle... Mais tu ne connais pas Gustave; et pour une négociation de cette importance, il faut au moins que je te présente... que je vous mette en relation... Il m'avait promis de revenir tout de suite... mon oncle va presser mon départ... Si Gustave pouvait deviner notre embarras!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE, *sans voir d'abord Amélie.*

Je n'ai pas été long-temps, comme tu vois; Frantz me suit avec mon bagage.

CHARLES.

Ah! mon ami, tu arrives fort à propos.

GUSTAVE, *saluant Amélie.*

Pardon, madame, je n'avais pas l'honneur de vous voir. (*A Charles.*) Est-ce que ce serait...

CHARLES, *bas.*

C'est ma femme. (*Haut.*) Permetts-moi, chère Amélie, de te

présenter un parent, le premier de tous mes amis, pour qui je n'eus jamais de secrets.

AMÉLIE.

Je savais votre arrivée, monsieur; Charles m'avait souvent parlé de son cousin Gustave de Valberg, et depuis ce temps j'éprouvais un vif désir de vous connaître.

GUSTAVE.

Croyez, madame, que je suis on ne peut plus flatté.... (*Bas à Charles.*) Je te fais mon compliment. (*A part.*) Elle est charmante!

CHARLES, *bas à Amélie.*

Comment trouves-tu le cousin?

AMÉLIE.

Il est fort bien.

GUSTAVE.

Mais tu ne me dis pas si tu as vu ton oncle.

CHARLES.

Hélas!... oui... et je ne m'attendais certainement pas à ce qui m'arrive... Tu vois les deux êtres les plus malheureux!

GUSTAVE.

C'est dommage... Voyons, confiez-moi vos peines; puis-je vous être utile?... On a des amis ou on n'en a pas... je suis tout à votre service; et comme je te le disais il y a peu d'instans, mon cher ami, entre nous c'est à la vie et à la mort.

CHARLES, *pressant la main de Gustave.*

Je n'en ai jamais douté, mon cher Gustave; mais je crains que ton amitié ne puisse nous être d'un grand secours dans cette occasion... Mon oncle nous désespère.

GUSTAVE.

Pauvre Charles! tu me fais de la peine.

CHARLES.

Mon ami, je te quitte pour un moment, je vais tâcher de faire entendre raison à cet oncle barbare... Tu ne t'ennuieras pas... je te laisse avec ma femme... j'espère que c'est beau de ma part... (*Il le prend à part.*) Ma femme a quelque chose de très-intéressant à te dire.

GUSTAVE.

A moi?

CHARLES.

A toi; e'est pour ton bonheur.

GUSTAVE.

Ah!

CHARLES, *allant à Amélie.*

Tâche de réussir... je reviendrai bientôt savoir le résultat de cette négociation délicate... Du courage... je te laisse avec mon ami... (*Retournant à Gustave.*) Je te laisse avec ma femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

AMÉLIE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à part.*

C'est pour ton bonheur!

AMÉLIE, *à part.*

Je tremble malgré moi.

GUSTAVE, *à part.*

Un tête-à-tête avec la femme d'un ami intime!

AMÉLIE, *à part.*

Comment prendra-t-il ma proposition?

GUSTAVE, *à part.*

C'est singulier, je me croyais plus d'assurance auprès du beau sexe.

AMÉLIE, *à part.*

Il faut d'abord savoir s'il a du goût pour le mariage. (*Haut.*) M. Gustave?

GUSTAVE.

Ma chère cousine!

AMÉLIE, *à part.*

Ce mot-là m'encourage un peu. (*Haut.*) Il paraît, M. de Valberg, que...

GUSTAVE.

Pardon, ma chère cousine; si vous voulez me faire plaisir, vous m'appellerez tout simplement mon cousin... ou bien mon cher cousin, comme vous voudrez; je vous demande pardon de cette petite digression; mais comme je sais que vous allez m'entretenir de mon bonheur, je crois que nous ferons bien de bannir la cérémonie. Maintenant je vous écoute, ma chère cousine.

AMÉLIE.

Eh bien ! mon cher cousin...

GUSTAVE.

A la bonne heure !

AMÉLIE.

Après tant de voyages, vous devez enfin éprouver le besoin du repos.

GUSTAVE.

Mais non, pas trop... je n'ai jamais été sédentaire... Il me faut du mouvement, de l'exercice, beaucoup de distraction... et vous conviendrez que je ne suis pas encore d'un âge à renoncer au plaisir de voyager.

AMÉLIE.

Non, sans doute; mais nous pensions que vous aviez dessein de vous fixer pour toujours parmi nous.

GUSTAVE.

Si quelque chose pouvait m'y décider, belle cousine, ce serait assurément l'espoir de vous voir chaque jour; mais, je l'avoue, la nature est impérieuse chez moi... cosmopolite né, malgré l'amour que je porte à ma patrie, je sens que j'aurais de la peine à me fixer dès à présent en Saxe... Je projette un voyage en Grèce... toujours en observateur.

AMÉLIE.

Comment, mon cousin, vous voulez nous quitter ?

GUSTAVE.

Oh ! je ne suis pas encore prêt à me mettre en route... un pareil voyage exige des préparatifs (*à part*) et de l'argent.

AMÉLIE.

Ainsi, vous n'attachez aucun prix aux douceurs d'une vie uniforme, mais paisible et agréable, aux avantages que donne la fortune ? par exemple : le spectacle d'un heureux ménage ne vous a jamais...

GUSTAVE, *l'interrompant*.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que par hasard, vous voudriez me marier, ma cousine ?

AMÉLIE.

Eh bien ! quand cela serait ?

GUSTAVE.

Comment ! quand cela serait ? cela ne sera pas !

AMÉLIE.

Vous avez tort, mon cher cousin ; je suis persuadée que vous feriez un excellent mari.

GUSTAVE.

Vous croyez?... c'est possible... Il est vrai que je ne serais pas souvent chez moi... Encore si j'étais sûr de trouver une femme assez docile, assez raisonnable pour s'accommoder de mes absences, et ne pas me donner d'inquiétudes sérieuses... il me faudrait un ange... Il est clair que je ne me marierai pas.

AMÉLIE.

Et si vous trouviez cet ange ?

GUSTAVE.

Oh ! je ne dis pas que... mais encore je ne vois pas la nécessité de me marier... il faudrait faire une cour assidue...

AMÉLIE.

Au contraire, mon cousin ; le mariage avec la personne que j'ai en vue pour vous pourrait avoir lieu tout de suite... demain...

GUSTAVE.

Demain?... Ah ! cela serait fort agréable pour un homme qui, comme moi, n'aime pas languir... C'est peut-être une de vos parentes, une amie ?

AMÉLIE.

Non.

GUSTAVE.

Est-elle jeune ?

AMÉLIE.

Mais dix-sept ans.

GUSTAVE.

Elle est jolie, sans doute ?

AMÉLIE.

On assure qu'elle a mille qualités.

GUSTAVE.

Oui... et sa figure ?

AMÉLIE.

Des talens fort agréables.

GUSTAVE.

Mais le physique ?

(26)

AMÉLIE.

100,000 ducats de dot.

GUSTAVE.

100,000 ducats!... cependant la beauté ne gâte rien.

AMÉLIE

J'en conviens; mais je ne la connais pas assez pour vous dire ce qui en est... cependant il se pourrait encore qu'elle fût fort bien.

GUSTAVE.

Vous croyez?... Mais ce mariage-là vous ferait donc bien plaisir à tous les deux?

AMÉLIE.

Oh! le plus grand plaisir.

GUSTAVE.

Ma foi, moi, quand je puis me rendre utile, aucun sacrifice ne m'a jamais coûté... Je suis un drôle de corps; et puisque mon mariage peut vous être avantageux... eh bien! ma jolie petite cousine, plus de voyages, je me marie et je ne vous quitte plus.

SCÈNE X.

AMÉLIE, CHARLES, GUSTAVE.

CHARLES.

Eh bien! mon cher Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien! mon ami, j'ai goûté les raisons de ma cousine..... Comme tu disais, c'est pour mon bonheur.

CHARLES.

Ainsi donc?

GUSTAVE.

Je me marie.

CHARLES.

Ah! mon cher Gustave! tu nous rends la vie!..... J'étais bien sûr de son cœur!... mon ami, mon bon ami!... Non, je ne puis résister au désir de t'embrasser... (*Il se jette au cou de Gustave.*)

GUSTAVE, à part.

Ah çà! mais qu'est-ce que cela signifie? (*Haut.*) Vous allez

maintenant me faire l'amitié de me dire en quoi ma résolution vous fait un si grand plaisir.

Hein ? CHARLES, *le regardant avec surprise.*

GUSTAVE.
Il me semble cependant que je m'explique.

CHARLES.
C'est possible, mais je ne te comprends pas.

GUSTAVE.
Je me marie, c'est convenu avec ta femme.

CHARLES.
Bon.

GUSTAVE.
Ma prétendue est jeune, riche, aimable.

CHARLES.
Bon.

GUSTAVE.
On n'est pas sûr qu'elle soit jolie, par exemple... Cependant cela se pourrait encore.

CHARLES.
Après.

GUSTAVE.
Eh bien ! j'épouse enfin... (*A Amélie.*) Qui ?

AMÉLIE, *vivement.*
M^{lle} de Marten.

GUSTAVE.
M^{lle} de Marten !

CHARLES, *froidement.*
Sans doute, M^{lle} de Marten.

GUSTAVE.
Par exemple ! si j'avais su...

CHARLES.
Comment, si tu avais su ?.. (*A Amélie.*) Tu ne lui avais donc pas dit...

AMÉLIE.
Mais non ; tu es arrivé au moment où j'allais lui parler de ce qui nous intéresse.

CHARLES.

En voici bien d'un autre! . . . Comment, mon cher Gustave, tu ne sais pas . . .

Quoi ?

GUSTAVE.

Que mon oncle veut épouser ma femme ?

CHARLES.

Bah !

GUSTAVE.

Et qu'il m'expédie aujourd'hui même à six lieues d'ici, pour que j'épouse la nièce de M. de Marten ?

CHARLES.

En vérité !

GUSTAVE.

Ah ça ! mais qu'avez-vous donc fait tous les deux pendant une grande demi-heure ?

CHARLES.

GUSTAVE.

Dis-moi donc, c'est fort bien ; mais je ne savais pas qu'il s'agissait de M^{lle} de Marten : Encore si elle n'était que laide . . . mais il paraît que c'est un petit moustre . . . On en parlait à l'hôtelterrie des deux Empereurs, où j'ai passé la nuit.

AMÉLIE.

Ceux qui parlent ainsi ne la connaissent pas.

GUSTAVE.

On dit qu'elle est toujours voilée.

AMÉLIE.

D'autres personnes assurent qu'elle est fort bien.

GUSTAVE.

Vraiment ? Mais, vous, vous pensez . . .

AMÉLIE.

Qu'elle est jolie.

CHARLES.

Dès que ma femme le pense . . . Après cela, je ne te l'assurerai pas . . . je ne voudrais pas que tu fusses en droit de me dire que je t'ai indignement trompé . . . d'autant plus que tu ne pourras contempler ses traits qu'après la consommation du mariage.

GUSTAVE.

Ah ça ! mais est-ce que tu t'imagines que je vais épouser M^{lle} de Marten à ta place ?

AMÉLIE.

Comment, monsieur, est-ce que vous oseriez vous rétracter ?

GUSTAVE.

Mais, certainement.

AMÉLIE.

Mon cousin ! mon cher cousin !

CHARLES.

Mon ami ! mon cher ami !

GUSTAVE.

Non ! non ! mille fois non !

AMÉLIE.

Ah ! M. Gustave, je n'aurais pas pensé cela de vous.

GUSTAVE, *à part.*

Quel son de voix !... ah !...

AMÉLIE.

Quand il dépendait de vous de nous tirer d'embarras. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à subir la colère de ton oncle... il va nous maudire.

CHARLES.

Nous déshériter !

AMÉLIE.

Ah ! c'est bien mal, c'est affreux !

GUSTAVE, *à part.*

Pauvre petite femme ! elle m'attendrit.

AMÉLIE.

Tu vois, Charles, ce qui nous reste à faire.

GUSTAVE, *à part.*

Je n'ai jamais su résister à deux beaux yeux.

CHARLES.

Je ne peux pas non plus épouser deux femmes.

GUSTAVE, *avec explosion.*

Rassurez-vous, couple intéressant ! je serai votre protecteur,

votre ange tutélaire... Oui je me marierai, puisque vous le voulez absolument.

CHARLES.

Il se mariera! Ah! mon ami, que je t'embrasse encore!... Amélie, embrasse-le aussi.

GUSTAVE.

Volontiers. Ah! voilà la plus douce récompense du sacrifice que je fais à l'amitié. Je me marie, c'est fort bien; mais, avant tout, dressons notre plan de campagne. Par quel moyen, d'abord, m'introduirai-je chez mon oncle futur?

CHARLES.

Deux coups de fusil, tirés devant la grande porte de son cha-teau, seront le signal auquel le pont-levis se baissera.

GUSTAVE.

Ah! il y a un pont-levis!... c'est délicieux!... me voilà tout-à-fait un héros de roman... Tu dis donc que je ne pourrai voir ma femme qu'après la cérémonie?

AMÉLIE.

Ce sont ses conditions.

GUSTAVE.

Après tout, l'aventure me paraît piquante. Le sort en est jeté. Voyons donc si la lettre ne dit rien de la beauté de la future.

CHARLES.

Non.

GUSTAVE.

J'aime encore mieux qu'une femme offense mes yeux que mon esprit; et puis une jeune personne qui n'a jamais vu que son oncle, c'est charmant!... Ah! mon Dieu!...

AMÉLIE.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Nous ne songeons pas au plus embarrassant.

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est?

GUSTAVE.

M. de Marten me demandera mon nom.

CHARLES.

Ne t'appelles-tu pas comme moi de Valberg?

GUSTAVE.

C'est vrai.

CHARLES.

Sois donc sans inquiétude; il ne veut pas la moindre explication avant le mariage.

GUSTAVE.

A la bonne heure; mais je vous en avertis, je ne veux point trahir la vérité. Si on me questionne, tout est perdu; mais on ne me questionnera pas; d'après la lettre, cela n'est pas probable. Va me faire préparer des chevaux, apporte-moi un fusil, prête-moi ta bourse et je me mets en route.

AMÉLIE.

Ah! que vous êtes aimable, mon cousin!

GUSTAVE.

Il n'y a jamais eu à cet égard qu'une voix sur mon compte.

AMÉLIE.

Croyez que je n'oublierai jamais le service que vous nous rendez.

GUSTAVE.

L'amitié d'une femme aimable et jolie est pour moi le premier de tous les biens; accordez-moi la vôtre, et je serai trop récompensé.

AMÉLIE.

Oh! vous la possédez, mon cousin. (*A Charles.*) Allons, viens, mon ami, il ne faut pas le faire attendre... il ne faut pas, d'ailleurs, que ton oncle nous surprenne avec lui.

CHARLES.

Nous revenons tout de suite.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, seul.

Je vous en prie, dépêchez-vous; je suis pressé de faire connaissance avec ma future. Ma foi, celui qui m'aurait dit ce matin que je marierais demain m'aurait bien surpris. Après avoir essayé de tous les états, il fallait bien que celui de mari eût son tour. Malheureusement, je ne pourrai pas quitter celui-là comme j'ai quitté les autres. Ah ça! que fait donc ce drôle de Frantz?...

depuis une heure il devrait être ici... Comme il va être étonné en apprenant....

SCÈNE XII.

GUSTAVE, FRANTZ, *un porte-manteau sur l'épaule.*

GUSTAVE.

Eh ! allons donc , paresseux !

FRANTZ.

Monsieur, j'examine ce château... Savez-vous qu'il n'est pas mal, ce château?... Oui, il me plaît assez.

GUSTAVE.

Vraiment?

FRANTZ.

Il règne ici un air de richesse, d'abondance qui réjouit l'âme.

GUSTAVE.

Ah ! tu as remarqué tout cela ?

FRANTZ.

J'ai remarqué mieux encore... Je causais, il y a un instant, avec une grosse joufflue.. Nous serons vraiment bien ici.

GUSTAVE.

Je suis ravi que cet endroit te plaise ; mais il faut en partir à l'instant.

FRANTZ.

Monsieur plaisante.

GUSTAVE.

Je ne plaisante pas.

FRANTZ.

Oh ! si ; monsieur veut s'amuser à mes dépens.

GUSTAVE.

Le maraud me fera damner.

FRANTZ.

Quoi ! monsieur, vous parlez sérieusement ?

GUSTAVE.

Très-sérieusement.

FRANTZ.

Comment, monsieur, nous quitterions ce bon gîte pour courir de nouveau la prêtantaine? Vous voulez donc faire le pendant du Juif-errant? Il semble vraiment que vous ne soyez jamais mieux que là où vous n'êtes pas.

GUSTAVE.

As-tu fini?

FRANTZ.

Non, monsieur; ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt... Réfléchissez; où voulez-vous être mieux qu'ici? Nous n'avons pas un florin à notre disposition, et notre garde-robe est restée en gage à Paris. Aussi, je ne sais pas pourquoi nous avons un porte-manteau... c'est du superflu.

GUSTAVE.

Ne t'inquiète de rien.

FRANTZ.

Au moins vous me permettrez de déjeuner.

GUSTAVE.

Nous n'avons pas le temps de nous arrêter : c'est à l'instant même qu'il faut partir.

FRANTZ.

Quelle affaire si pressante vous est donc survenue?

GUSTAVE.

Devine.

FRANTZ.

Ma foi, monsieur, je n'ai pas ce talent-là.

GUSTAVE.

Je vais me marier.

FRANTZ.

Vous marier?... et où demeure la future?

GUSTAVE.

Où elle demeure? tu m'y fais penser... j'ai oublié de m'en informer.

FRANTZ.

Comment, monsieur, vous ne savez pas... Au moins, vous la connaissez?

GUSTAVE.

Pas davantage. Je me marie pour rendre service : je t'expliquerai cela en route.

FRANTZ.

Vous ne ferez pas mal , si vous voulez que j'y comprenne quelque chose.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

J'ai laissé Amélie avec mon oncle ; les chevaux vous attendent à la grille ; voilà un fusil. (*Bas.*) Voilà ma bourse ; eh ! vite, partez !

GUSTAVE.

C'est à merveille ; mais nous avons oublié l'essentiel. Comment nommes-tu le lieu qu'habite l'objet mystérieux qui doit subjuguier mon cœur ?

CHARLES.

La vallée de Martenau , à six lieues d'ici , toujours en suivant la grande route. Tiens , voilà la lettre de ton oncle futur.

GUSTAVE.

Fort bien. Maintenant , souhaite-moi bonne chance , et je pars.

CHARLES.

Moi , pour ne pas éveiller les soupçons de mon oncle , je suis la même route. Dans deux heures , je m'installe dans la première auberge de l'endroit ; et là , tu me feras connaître le résultat de ton entreprise.

GUSTAVE.

Sois sans inquiétude. Si tu vois un drapeau blanc arboré à une des fenêtres du château , cela t'annoncera que le succès est complet.

CHARLES.

Mon bon Gustave !

GUSTAVE.

Allons , partons , et volons où l'amour nous appelle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(*Le Théâtre représente une salle basse donnant sur un parc ; à droite , une galerie conduisant à une chapelle ; à gauche , l'appartement de Victorine , dont la porte est masquée par une boiserie ; à côté , un guéridon .*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOURDOFF , puis après M. DE MARTEN.

LOURDOFF , faisant l'exercice d'une manière gauche.

Portez arme ! , . . présentez arme ! . . . Non , c'est pas ça . . . Ah ! m'y v'là . Portez arme ! . . .

M. DE MARTEN.

Que fais-tu là ?

LOURDOFF.

Vous le voyez , mon commandant , je manœuvre . . . puisque vous voulez que tout le monde ici ait un air militaire.

M. DE MARTEN.

Oui ; mais c'est un air que tu n'auras jamais.

LOURDOFF.

Tiens , et pourquoi ça ? Il s'en est cependant fallu bien peu que je ne sois allé au feu.

M. DE MARTEN.

Toi ?

LOURDOFF.

Oui , monsieur . J'ai été sur le point de m'engager Un colonel de houzards voulait à toute force m'emmener avec lui.

M. DE MARTEN.

Cela m'étonne.

LOURDOFF.

Comme cuisinier . . . , rien que ça.

M. DE MARTEN.

L'imbécille ! allons, va-t-en !

LOURDOFF.

Oui, M. le commandant... j' vas me mettre en sentinelle... Oh ! soyez tranquille, je connais ma consigne... Aussitôt que j'entendrai deux coups de fusil, je baisserai le pont-levis, je crierai : Qui vive ? et si l'individu répond : Valberg ! je l'introduirai dans le château.

M. DE MARTEN.

C'est bien ; à ton poste !

LOURDOFF.

J'ons eu le soin aussi de prévenir les paysans qu'aussitôt la cérémonie terminée, ils pourraient venir danser ici. Ils ne voulaient pas me croire... ils prenaient cela pour une plaisanterie... Il est vrai que vous ne les avez pas habitués à s'amuser... Je parie que c'est la première fois que le château aura été témoin d'une pareille fête.

M. DE MARTEN.

Lourdoff, tu ne te rappelles pas la première chose de ta consigne.

LOURDOFF.

Quoique c'est donc, mon commandant ?

M. DE MARTEN.

Obéir et te taire.

LOURDOFF.

Ah ! c'est vrai. Je dois cependant vous prévenir, not' maître, mon commandant, que, dans le village, on jase joliment sur votre compte et sur celui de mademoiselle Victorine, que personne ne jamais vue, il est vrai, pas même moi, votre jardinier intime.

M. DE MARTEN.

Je ne veux rien savoir.

LOURDOFF.

C'est qu'on dit des choses, mais des choses...

M. DE MARTEN.

Cela m'est égal.

LOURDOFF.

Bien des gens sont persuadés que votre pupille n'est pas du tout jolie.

M. DE MARTEN.

Cela ne regarde personne.

LOURDOFF.

Quelques-uns prétendent qu'elle est laide.

M. DE MARTEN.

Finiras-tu?

LOURDOFF.

Il y en a même d'autres qui ajoutent qu'elle est horrible.

M. DE MARTEN.

Tu te feras chasser.

LOURDOFF.

Eh ben ! not' maître , chassez-moi , battez-moi , vous ne m'empêcherez jamais de parler ; je vous aime trop pour souffrir qu'on vous accuse d'une manière aussi indigne , aussi injuste , aussi....

M. DE MARTEN.

Mille bombes ! la patience va m'échapper !

LOURDOFF.

Ah ! puisque vous vous fâchez.... je m'en vas faire un demi-tour à droite. (*A part.*) Soyez donc attaché à vos maîtres ! v'là comme ça vous profite!... (*Haut.*) En avant , marche !

SCÈNE II.

M. DE MARTEN , *seul.*

Maudit bavard ! voilà bien les domestiques , empressés de vous donner des nouvelles quand elles sont de nature à vous contrarier ! Dieu merci , j'espère bientôt échapper aux caquets ; Valberg ne m'a pas répondu , c'est qu'il accepte ma proposition , et que son neveu consent à se soumettre à tout ce que j'exige. D'après les renseignements que j'ai pris sur son compte , il doit faire le bonheur de la fille de mon pauvre frère. Dès ce soir je les marie , et demain je les envoie à tous les diables. Je me retire dans ma terre en Hongrie , auprès de mes vieux compagnons d'armes. Là , du moins , je pourrai gonder tout à mon aise. Il est bien temps que je vive un peu pour moi. Hâtons-nous de donner à Marie mes dernières instructions. (*Ouvrant la porte cachée par la boiserie.*) Marie ! Marie !

SCÈNE III.

M. DE MARTEN , MARIE.

MARIE.

Voilà moi , bon maître !

M. DE MARTEN.

Que fait Victorine ?

MARIE.

Elle donner nourriture à petits oiseaux, et maintenant s'amuser à broder fleurs.

M. DE MARTEN.

C'est bien. Comme tu as pris soin de son enfance, et qu'aujourd'hui plus que jamais j'aurai besoin de tes services, je suis obligé de te faire connaître et mes projets sur elle et les motifs qui ont déterminé son père à la séquestrer du monde, jusqu'au moment où elle serait mariée.

MARIE, à part.

A la fin, moi vais donc connaître le mystère.

M. DE MARTEN.

Mais du silence sur tout ce que tu vas entendre.

MARIE.

Oui, maître... Moi avoir oreilles seulement.

M. DE MARTEN.

C'est bien... Ecoute alors : Jeune encore, mon frère, à la suite d'une affaire d'honneur, passa à la Havane, et s'y maria. Son choix fut long-temps incertain; il hésitait entre les deux sœurs : l'une vive, agaçante, semblait, comme disent messieurs les poètes, formée par la main des Grâces; l'autre, au contraire, était peu favorisée de la nature; mais les qualités de son cœur faisaient oublier ses imperfections physiques. Mon frère, comme tant d'autres, se laissa prendre aux apparences : la beauté l'emporta. Il ne tarda pas à se repentir de son choix. Sa femme, de douce qu'elle semblait être avant le mariage, devint capricieuse, acariâtre; heureusement qu'un matin, Dieu, dans sa justice, eut la bonté de la rappeler à lui. Mon frère résolut alors de se consacrer tout entier à l'éducation de sa fille; il quitta la Havane, vint habiter ce pays. Victorine promettait déjà d'être aussi jolie que sa mère; il craignit que ce funeste avantage ne ternît plus tard des qualités bien plus précieuses. L'exemple de son propre malheur l'éclairait, et il conçut le projet de la cacher à tous les yeux jusqu'à l'époque de son mariage. Il ne put l'exécuter lui-même; la mort ne tarda pas à le frapper, mais il me fit promettre de remplir fidèlement ses dernières volontés, et ce serment est sacré.

MARIE.

Voilà, maître, une résolution bien bizarre.

M. DE MARTEN.

Elle est plus sage qu'on ne pense. On ne voit aujourd'hui que des gens qui se marient par inclination, et qui, au bout de six mois, ne peuvent plus se souffrir : un mariage au hasard produira peut-être un meilleur résultat.

MARIE.

Il est seulement fâcheux, maître, que vous fassiez cet essai sur petite maîtresse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTORINE, *un livre à la main.*

VICTORINE, *entrant.*

Ah ! que l'air du matin est doux à respirer ! (*Elle pose son livre sur le guéridon*)

M. DE MARTEN.

Comment, Victorine, tu as donc oublié que je t'ai défendu d'approcher de ces lieux ?...

VICTORINE.

Mon cher oncle, ne me grondez pas ; je vais vous parler avec franchise : je crois que je m'ennuie.

M. DE MARTEN.

Parbleu ! voilà du nouveau.

VICTORINE.

Oh ! non, ce n'est pas nouveau ! Depuis la mort de mon père, je n'ai jamais vu que vous et ma bonne Marie, et cependant, si je dois en croire les livres que j'ai lus, les conversations que nous avons eues ensemble, le monde est composé de plus de trois personnes... Lorsque vous me quittez, je n'ai plus sous les yeux que la figure de Marie, qui, vous en conviendrez, n'est rien moins que divertissante... Eh bien ! alors l'ennui s'empare de mon âme.

M. DE MARTEN.

C'est me dire, en termes honnêtes, que ma société n'a plus de charmes pour vous.

VICTORINE.

Au contraire !... mais je pensais...

M. DE MARTEN.

Eh bien ?

VICTORINE.

Que....

M. DE MARTEN.

Achève?....

VICTORINE.

S'il y avait auprès de nous une quatrième personne qui vous ressemblât, je ne pourrais plus m'ennuyer, lorsque vous seriez contraint de nous quitter.

M. DE MARTEN.

N'est-ce que cela, ma chère enfant ? Dans peu tes désirs seront satisfaits. J'ai déjà fait choix de celui qui doit mettre un terme aux ennuis de ta solitude ; je l'attends même d'un moment à l'autre, et aussitôt après son arrivée, je vous unis.

VICTORINE.

Ah ! vous êtes bien aimable ! un mari ! que ce nom est joli ! un mari ! à moi ! Il sera bien heureux, il fera toutes mes volontés.

M. DE MARTEN.

Mais il y a une petite condition à remplir.

VICTORINE.

Une condition ? et laquelle ?

M. DE MARTEN.

C'est que vous ne pourrez vous voir que lorsque vous serez mariés : ce sont les dernières volontés de ton père.

VICTORINE.

De mon père ! j'obéirai... Dites-moi seulement...

M. DE MARTEN.

Oh ! je n'ai pas le temps, et je ne veux répondre à aucune question. Je vais tout préparer pour la réception du futur ; c'est un jeune homme charmant, à ce qu'on dit : deux coups de fusil nous avertiront de son arrivée.

VICTORINE.

Mon oncle, je vous en prie...

M. DE MARTEN.

C'est bon ! c'est bon ! (*A part.*) Je me sauve, car elle me ferait parler. (*Haut.*) Que diable ! laissez-moi respirer. Tu auras bien le temps de le connaître, ton mari !

SCÈNE V.

VICTORINE, MARIE.

VICTORINE.

Je vais donc me marier!

MARIE, *soupirant.*

Vous être bien heureuse!

VICTORINE.

Oh! comme tu dis cela tristement! est-ce que mon bonheur te ferait de la peine?

MARIE.

Non, non, bonne maîtresse; au contraire, faire plaisir, bien plaisir!

VICTORINE.

Pourquoi donc ce gros soupir?

MARIE.

Ah! c'est que moi li être mariée!... dans pays à moi, loin, bien loin.

VICTORINE.

Tu es mariée?

MARIE, *tristement.*

Plus à présent.

VICTORINE.

Ton mari serait mort?

MARIE.

Oui, bonne maîtresse, li mort, pauvre Zago!

VICTORINE.

Que je te plains!

MARIE.

Avoir pleuré.... bien pleuré Zago.... li était si bon.... si aimable!...

VICTORINE.

Est-ce qu'il était noir comme toi?

MARIE.

Oh! bien plus, bien plus.... Li très-beau, très-joli!

VICTORINE.

Un mati tour noir?

MARIE.

La couleur faisait rien , li avait un cœur si bon !

VICTORINE.

Eh bien , puisque tu as été mariée , tu vas me dire tout ce que tu sais du mariage ; car le mien me fait grand plaisir , et pourtant je ne sais pas ce que c'est.

MARIE.

Ah ! moi plus m'en souvenir beaucoup... mais me rappeler que c'était bien gentil.

VICTORINE.

Pourvu que mon mari soit joli garçon....

MARIE.

Comme Zago , maîtresse.

VICTORINE.

Je le voudrais blond.

MARIE.

Zago li était pas blond.... les bruns être bien aussi.

VICTORINE.

Mais oui.... brun.... encore.... les yeux bleus.

MARIE.

Oh ! non , non.... Zago avait yeux noirs.

VICTORINE.

Eh bien ! noirs , soit.

MARIE.

Tenez , moi être sûre que futur à vous vous plaira.

VICTORINE.

Je voudrais bien le voir quand il arrivera.

MARIE , avec mystère.

Oh ! non , maître avoir défendu.

VICTORINE.

Eh bien ! tâche de le voir , toi , et tu me le dépeindras.

MARIE.

Ah ! oui , moi vouloir bien.

(On entend deux coups de fusil.)

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu ! serait-il arrivé quelque malheur ?

(43)

MARIE.

Au contraire ; c'est mari à vous qui était arrivé.

VICTORINE.

Je suis toute tremblante.

MARIE.

Ça faisait toujours cet effet-là la première fois. Maître à moi accourir par ici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MARTEN.

M. DE MARTEN.

Comment ! vous êtes encore ici ? Rentrez vite dans votre appartement, et n'en sortez que lorsque je viendrai vous prendre.

VICTORINE.

Mais, mon cher oncle... oui, nous allons rentrer...

M. DE MARTEN.

Vous dépêchez-vous de m'obéir ?

VICTORINE.

Je m'en vais. (*A part et regardant à la porte.*) Je ne puis rien voir, c'est bien désagréable !

MARIE, à part.

Moi, pas être curieuse ; mais moi vouloir bien connaître li aussi. (*Elles rentrent toutes les deux.*)

SCÈNE VII.

M. DE MARTEN, LOURDOFF, puis après, GUSTAVE ET FRANTZ.

LOURDOFF.

Not' maître, v'là le jeune homme en question.

M. DE MARTEN.

Je viens d'entendre le signal convenu : fais entrer et laisse-nous

LOURDOFF, à Gustave et à Frantz qui entrent.

En avant ! par ici, messieurs ; demi-tour à droite !

GUSTAVE.

C'est à M. de Marten que j'ai l'honneur de parler ?

M. DE MARTEN.

A lui-même. Vous êtes le jeune de Valberg ?

GUSTAVE.

Je suis de Valberg. (*A part.*) Je ne me sens pas trop d'assurance....

M. DE MARTEN.

Soyez le bienvenu ! (*A part.*) On ne m'avait pas trompé ; c'est un fort joli cavalier. (*Haut.*) Je vous attendais avec la plus vive impatience.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bon.... croyez, monsieur, que....

M. DE MARTEN.

Je n'aime pas plus les compliments que les explications : vous connaissez mes conditions ?

GUSTAVE.

Oui, monsieur....

M. DE MARTEN.

Vous êtes de Valberg ?

GUSTAVE.

Sans doute, et....

M. DE MARTEN.

Vous avez ma lettre ?

GUSTAVE.

La voilà, mais....

M. DE MARTEN.

Donnez.

GUSTAVE.

Cependant, je dois vous prévenir que cette lettre....

M. DE MARTEN.

C'est bien elle, et cela me suffit. Je ne veux pas en savoir davantage.... Ce soir, nous nous reverrons. Je vais faire tout préparer pour votre mariage avec ma nièce ; nous n'avons pas un instant à perdre.... Après la cérémonie, nous ferons plus ample connaissance. En attendant, reposez-vous ici ; personne ne viendra vous déranger dans cette salle. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à sonner.... Ne vous ennuyez pas trop ; je viendrai bientôt vous prendre pour vous conduire à l'autel. Adieu, mon cher de Valberg. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, FRANTZ.

GUSTAVE.

Il est déjà bien loin, ma foi; c'est bien l'homme que Charles m'a dépeint. Et moi qui craignais qu'il ne m'interrogât! À peine avais-je prononcé un mot, qu'il se hâtait de me fermer la bouche. Quel original; qu'en penses-tu?

FRANTZ.

Moi, monsieur; je suis tellement occupé de ce que vous m'avez dit en route que j'ai fait très-peu d'attention à M. de Marten. J'ai encore de la peine à croire que vous ne vous soyiez pas moqué de moi.

GUSTAVE, *souriant*.

Non, parbleu!

FRANTZ.

Vous marier! vous, que j'ai toujours connu pour un jeune homme charmant!

GUSTAVE.

Eh bien! je serai un mari aimable... si je peux.

FRANTZ.

Jamais, monsieur, le mariage n'est pas dans vos moyens... il ne vous ira pas du tout... le mariage. Avec ça la prétendue n'a qu'à être laide.

GUSTAVE.

Est-ce qu'une femme n'est pas toujours jolie?... D'ailleurs, quand on va se marier il faut être philosophe. Sais-tu seulement ce que c'est que la beauté?

FRANTZ.

Quelle question!... certainement que je sais ce que c'est que la beauté... c'est... c'est la beauté... une très-jolie chose enfin.

GUSTAVE.

Une très-jolie chose qui s'évanouit du soir au matin, tandis que la bonté ne s'efface jamais.

FRANTZ.

La bonté ne s'efface jamais, j'en conviens; mais si on tombe sur une méchante femme!

(46)

GUSTAVE.

C'est une exception.

FRANTZ.

Allons , Monsieur , je vois que vous êtes une victime de l'amitié.

GUSTAVE.

Pourquoi cela ?

FRANTZ.

Parce que je gagerais que votre future est horrible. Avez-vous remarqué comme ces coquins de paysans ricanaient en nous indiquant le château ? C'est mauvais signe , au moins.

GUSTAVE.

Tu crois ?

FRANTZ.

Sans doute , quand on cache avec tant de soin à tous les yeux une fille aussi riche , il faut qu'elle ait quelque difformité. Moi , je suis persuadé qu'elle est affreuse.

GUSTAVE.

Cela ne m'arrêterait pas... j'ai donné ma parole , et... Cependant oblige-moi de faire trêve à tes réflexions.

FRANTZ.

Eh bien ! il faut sortir de cet état d'incertitude. Si M. de Marten a juré de ne rien dire , nous n'avons pas promis , nous , de ne pas prendre des informations... Il y a sans doute des domestiques dans ce château ; il faut les voir , les faire parler ; s'il y a des femmes , nous sommes sauvés. Je vais me mettre en campagne , et je reviendrai bientôt vous instruire de ce que j'aurai découvert.

GUSTAVE.

Tu as raison... Regarde , interroge. (*A part.*) Car , après tout , je ne serais pas fâché de savoir à quoi m'en tenir.

FRANTZ.

J'aperçois l'homme qui nous a introduits. Comm ençons par lui. Holà ! hé ! l'ami ! un mot !

SCÈNE IX.

LES MÊMES , LOURDOFF.

LOURDOFF.

Quoi qui gu'a pour vot' service , Messieurs ?

FRANTZ.

Vous avez l'air d'un bon enfant.

LOURDOFF.

Après ?

FRANTZ.

Eh bien ! vous pouvez nous rendre un grand service.

LOURDOFF.

Quoique c'est ? Parlez.

GUSTAVE.

Il faut nous dire tout ce que tu sais sur la nièce de M. de Marten.

LOURDOFF.

Parlez bas !

FRANTZ.

Sois tranquille , nous sommes seuls.

LOURDOFF.

Eh bien ! il s'agirait de ma vie pour vous apprendre ce que vous désirez savoir, que je ne vous dirais rien. (*A part.*) Ils ne se doutent guère à quel point cela est vrai.

FRANTZ.

Peste soit du butor !

GUSTAVE , *tirant une bourse.*

Tiens ! tu vois bien cette bourse ; elle est à toi , si tu consens à répondre à ce que je te demande.

LOURDOFF.

S'il ne s'agit que de parler pour gagner votre argent , baillez-le-moi , et je vous jure , foi de Lourdorff , de vous révéler tout ce que je sais , tout ce que j'ai entendu. (*Il prend la bourse.*) On ne nous écoute pas , vous en êtes ben sûr ?

FRANTZ.

Non , parle.

LOURDOFF.

Eh bien ! on dit dans le village que mam'zelle Victorine est si laide , si laide , qu'elle en est affreuse quoi ! et que c'est pour ça qu'elle ne doit paraître devant son époux que sous un triple voile.

FRANTZ.

Là , qu'est-ce que je vous disais , Monsieur ?

LOURDOFF.

Ecoutez ben. Elle a les cheveux roux, elle est borgne d'un œil et n'y voit pas de l'autre; elle a avec tout cela une bosse!... une bosse enfin, vous devez savoir ce que c'est.

FRANTZ.

Tu dieu! le joli brin de fille, pour peu encore que le portrait soit flatté.

GUSTAVE.

Te tairas-tu!... (*A Lourdoff.*) De qui tiens-tu ces détails?

LOURDOFF.

De qui? de tout le monde. Consultez le village, il dira comme moi.

FRANTZ.

C'est donc une chose bien certaine?

LOURDOFF.

Pardienne, je le crois ben, il n'y a pas à en douter. C'est le garde-champêtre qui l'a dit au bailli, qui l'a répété au pasteur qui a bien voulu le confier à ma mère qui n'a pas de secrets pour moi; mais vous entendez bien qu'il ne faut en parler à personne.

GUSTAVE.

C'est bien! après?

LOURDOFF.

Comment après? est-ce que vous n'en trouvez pas assez comme ça?

GUSTAVE.

Tu n'as rien de plus à m'apprendre?

LOURDOFF.

Ah! mon Dieu non, v'là tout ce que je sais.

FRANTZ.

Ah! Monsieur, nous sommes trop bien instruits.

LOURDOFF.

J' puis partir maintenant?

GUSTAVE.

Va-t'en à tous les diables!

LOURDOFF, *revenant sur ses pas.*

Ah! dites donc! une autre fois quand vous aurez besoin d'aller aux informations, ne m'oubliez pas.

(49)

FRANTZ.

Tu peux y compter. Voilà de l'argent légitimement gagné.
(*Lourdoff sort.*)

SCÈNE X.

GUSTAVE, FRANTZ.

FRANTZ.

Il est joli le portrait de la future ! Passe encore pour la chevelure et les yeux dépareillés ; mais c'est la diable de bosse qui ne me sort pas de la tête.

GUSTAVE.

Tu n'as pas besoin de me le répéter, j'ai parfaitement entendu. (*A part.*) Je ne sais plus trop ce que je dois croire.

FRANTZ.

Regardez donc , Monsieur, ce qu'on nous apporte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , DEUX VALETS , apportant une table servie.

FRANTZ , continuant.

Ah ! le brave homme que ce M. de Marten ! Voilà de ces attentions auxquelles je suis on ne peut plus sensible ! (*Aux valets.*) C'est bien pour nous ? (*Les valets font un signe affirmatif et sortent.*) Diable ! voilà deux gaillards qui ne sont pas causeurs ; nous avons couru un train de poste et j'ai gagné de l'appétit. Eh bien ! Monsieur, est-ce que vous ne vous mettez pas à table ?

GUSTAVE.

Je n'ai pas faim.

FRANTZ.

En ce cas, si vous le permettez ; j'officierai pour vous et pour moi ; je me sens d'excellentes dispositions !

GUSTAVE se jette dans un fauteuil près le guéridon.

Le portrait que cet original vient de me faire ne me sort pas de l'esprit. (*Il prend le livre que Victorine a laissé sur le guéridon.*)

FRANTZ , à table.

C'est ça , Monsieur, lisez , ça vous distraira.

GUSTAVE, *lisant.*

« *Dictionnaire de la Folie et de la Raison.* »

FRANTZ, *mangeant.*

Ah ! cela doit être gai et intéressant tout à la fois.

GUSTAVE, *lisant.*

« Beauté. » On a remarqué cet endroit. . . .

FRANTZ.

Il y a peut-être de l'intention.

GUSTAVE, *lisant.*

« Beauté. Ce qui est une grâce dans un pays, passe pour un défaut dans un autre. Aux îles Mariannes, on dit qu'une femme est belle si elle a des dents noires et les cheveux blancs. En Perse, on recherche les femmes jaunes du royaume de Visapour.

« On appelle une Vénus, en Laponie, une femme courte, grasse, qui a le nez épaté et le visage enfumé.

« Cette diversité de sentimens montre assez que la beauté n'est point un avantage réel ; mais la bonté du cœur, la noblesse de l'âme, la beauté de l'esprit sont estimés chez tous les peuples. »

FRANTZ, *mangeant.*

Celui qui a écrit cela n'était pas amoureux. Tenez, Monsieur, voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? c'est que ce livre a été placé là tout exprès pour vous prévenir que votre future est loin d'être belle.

GUSTAVE.

Je ne peux plus y tenir ; je vais tâcher de rejoindre M. de Marten, et tirer de lui, s'il est possible, quelques renseignemens sur sa nièce. C'est qu'il y a vraiment de quoi en perdre la tête. De ton côté ne t'endors pas.

FRANTZ.

Soyez tranquille, Monsieur, je suis bien éveillé.

(*Gustave sort.*)

SCÈNE XII.

FRANTZ, *seul à table.*

(*Il tourne le dos à l'appartement de Victorine ; il parle tout en mangeant et buvant.*)

Allez, Monsieur, allez aux informations. . . . Il a beau faire

l'esprit fort, il n'est plus aussi gai que ce matin; ce mariage-là commence à l'inquiéter... Il me fait de la peine, en vérité... Voilà un pâté délicieux... J'en mourrais de chagrin s'il était malheureux... Buons un coup à sa santé... C'est du Bordeaux. Encore deux verres et en route.

SCÈNE XIII.

FRANTZ, toujours à table; MARIE, elle a baissé son voile.
Elle ouvre doucement la porte de l'appartement de Victorine.

MARIE, à part:

Maitresse à moi s'impatienter... vouloir bien satisfaire curiosité à elle... Li être domestique à petit futur; approchons. (*Frantz fait un mouvement; Marie intimidée recule et renverse un fauteuil.*)

FRANTZ, se retournant:

Qui est là?... une femme!

MARIE, toujours voilée.

Pardon, monsieur, moi vouloir parler à vous.

FRANTZ, un peu gai.

Je suis à vos ordres, mademoiselle... (*A part.*) Est-ce que, par hasard, ce serait...

MARIE.

Vous, être au service du jeune étranger qui vient d'arriver?

FRANTZ.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) Elle a une très-jolie tournure, cette femme-là... et si elle pouvait se défaire de cet accent anglais...

MARIE.

En ce cas, dites-moi, maitre à vous est-il jeune, bien fait, aimable?

FRANTZ.

En trois mots vous venez de faire son portrait. (*A part.*) Une femme, un voile, et des questions; plus de doute, c'est elle!

MARIE.

Et vous pensez que li n'avoir aucune répugnance pour le mariage?

FRANTZ, *à part.*

Voici le moment de voir si elle est jolie. (*Haut.*) Mademoiselle, votre franchise excite la mienne. Je ne veux pas vous tromper... Mon maître a long-temps eu le mariage en horreur... mais depuis qu'on lui a parlé de vos charmes, de votre douceur... de vos talens... Il brûle pour vous de la flamme la plus ardente, la plus violente, la plus éclatante! (*A part.*) Je ne sais plus ce que j'é dis.

MARIE, *à part.*

Li prendre moi pour maîtresse! (*Haut.*) Vous vous trompez, mon petit ami.

FRANTZ, *à part.*

Son petit ami! (*Haut.*) Je me trompe, dites-vous? Ah! à cette démarche noble et majestueuse, aurais-je pu vous méconnaître? Mais daignez m'accorder une grâce; c'est au nom de mon maître, au nom de l'homme qui va vous jurer un amour éternel, que je vous la demande. (*A part.*) Je lâche les grands mots, les femmes s'y laissent prendre.

MARIE.

Que demandez-vous?

FRANTZ.

Permettez-moi, mademoiselle, de contempler un instant seulement vos traits divins!

MARIE.

N'est-ce que cela? (*A part.*) Moi, pas vouloir passer pour maîtresse.

FRANTZ.

Que de bonté!

MARIE, *levant son voile.*

Soyez donc satisfait.

FRANTZ, *effrayé.*

Ah! qu'est-ce que je vois là... c'est le diable!

MARIE.

Silence donc!

FRANTZ.

Miséricorde! ne m'approchez pas! A l'aide! je suis mort!

MARIE, *à part.*

Rentrons vite, bien vite; si maître arrivait, moi serais perdue!
(*Elle rentre dans l'appartement de Victorine, sans que Frantz s'en aperçoive.*)

SCÈNE XIV.

FRANTZ, GUSTAVE.

GUSTAVE, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est? qu'as-tu donc?

FRANTZ.

Ah!... quoi! monsieur, c'est vous?

GUSTAVE.

D'où vient ta frayeur?

FRANTZ.

Ah! monsieur, je viens de la voir.

GUSTAVE.

Et qui?

FRANTZ.

Votre femme.

GUSTAVE.

Ma femme?

FRANTZ.

Oui, monsieur, votre femme, et j'en tremble encore!

GUSTAVE.

Ah çà, mais tu m'effraies... Voyons, reprends tes sens, et explique-toi.

FRANTZ.

Je crois que je commence à aller un peu mieux. Vous saurez donc que, lorsque vous m'avez quitté, tout à coup a paru, devant moi, un grande femme blanche toute voilée; je ne sais par où elle est venue, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est entrée ni par la porte, ni par la fenêtre.

GUSTAVE.

Je te fais grâce des descriptions; ensuite?

FRANTZ.

Elle m'a fait sur vous des questions... auxquelles j'ai répondu à votre avantage; je lui ai juré que vous étiez fou de ses charmes. Je n'avais pas alors l'honneur de la connaître, et voulant m'assurer si, en effet, elle était aussi horrible que nous l'avait dit le jardinier, je l'ai priée de lever son voile... Ah! monsieur!...

Enfin, qu'as-tu vu ?

GUSTAVE.

FRANTZ.

Je n'ai vu ni la bosse ni les cheveux roux, mais la figure la plus épouvantable... une tête affreuse!... et puis, brune... Ah! j'en ai encore le frisson... Au surplus, vous avez dû la rencontrer ?

GUSTAVE.

Je n'ai vu personne.

FRANTZ.

Vous n'avez vu personne ? elle sera partie comme elle était arrivée. Oui, je me rappelle maintenant que j'ai entendu un craquement... vli!... vlan!... Ah! monsieur, vous allez épouser le diable, ou sa fille pour le moins.

GUSTAVE.

Mais qui t'a dit que ce fût la femme qu'on me destine ?

FRANTZ.

Qui me l'a dit ? eh parbleu ! c'est elle-même !

GUSTAVE.

Je me suis embarqué dans une jolie aventure !

FRANTZ.

Demain, monsieur, vous m'en direz des nouvelles... Parbleu ! votre ami intime vous a fait là un joli cadeau !

GUSTAVE, *à part.*

Je ne sais plus trop ce que je dois faire.

FRANTZ.

On vient, monsieur !... qu'est-ce que tout cela ?... Ah ! mon Dieu ! c'est sans doute pour la cérémonie.

GUSTAVE.

Où diable me suis-je fourré !

FRANTZ.

Monsieur, voici le moment décisif, faites bien toutes vos réflexions, je vous en conjure.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. DE MARTEN, VICTORINE *voilée, en costume de mariée ; domestiques portant des flambeaux.*

M. DE MARTEN.

Cher Valberg, on n'attend plus que vous ; venez.

VICTORINE, *à part.*

Il est fort bien.

FRANTZ, *bas à Gustave.*

Monsieur, ne dites pas oui, je vous en supplie !

GUSTAVE *à Frantz.*

Tais-toi donc, imbécille.

FRANTZ, *à part.*

Il est ensorcelé !

GUSTAVE, *à M. de Marten.*

Monsieur, avant tout, daignez m'entendre.

M. DE MARTEN.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas d'explications.

FRANTZ, *à part.*

Il a de bonnes raisons pour cela. (*Bas à Gustave.*) Monsieur, c'est bien elle, je la reconnais.

GUSTAVE.

Silence ! (*à M. de Marten.*) Songez, monsieur, qu'après la cérémonie, il ne sera plus temps de s'expliquer.

M. DE MARTEN.

J'en conviens ; mais c'est moi qui exige que vous gardiez le silence. Ainsi, voulez-vous, oui ou non, prendre Victorine pour épouse ?

GUSTAVE, *à part.*

Je ne sais trop ce que je dois répondre. (*Frantz fait signe à son maître de dire non.*)

M. DE MARTEN.

Eh bien ?

GUSTAVE, à part.

J'ai donné ma parole... ils comptent sur moi... (*Haut.*)
Oui, monsieur, j'accepte mademoiselle pour femme.

FRANTZ, à part.

Voilà le grand mot lâché!

M. DE MARTEN.

En ce cas, marchons!

GUSTAVE, à part.

Maintenant, mon bon génie, c'est à toi que je m'adresse; fais qu'elle ne soit pas par trop laide!

(*Gustave donne la main à Victorine; on se dirige vers la chapelle. Frantz se désole, et Marie, qui entr'ouvre la porte de l'appartement de Victorine, le regarde en souriant.*)

TABLEAU.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un salon richement décoré; deux portes à droite et à gauche. Au lever du rideau, des domestiques allument des lustres; d'autres suspendent des guirlandes de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOURDOFF, DOMESTIQUES.

LOURDOFF.

Quel coup-d'œil ! je suis content de moi. Jamais le château n'aura vu autant de monde qu'aujourd'hui. Ma foi, je ne comptais guères sur ce bal là ; je vais joliment m'en donner. . . . Tiens ! y'la le valet de chambre du marié. . . Dieu ! queue mine sombre ! . . . Il se parle tout seul ; à qui qu'il en a ?

SCÈNE II.

LOURDOFF, FRANTZ, *il arrive les mains derrière le dos. Il se promène de long en large sans voir Lourdoff qui suit ses pas.*

FRANTZ.

Ils sont tous dans la chapelle ! . . . je n'ai pas eu le courage d'y rester plus long-temps. . . . Il n'y a plus à s'en dédire, le *conjungo* est prononcé ; et demain je serai sans place ! . . . Quelle nuit ! quelle nuit ! s'il n'en meurt pas de frayeur. . . . Mais c'est impossible, quand il verra un pareil monstre. Je sais bien que moi, à sa place, je ne serais pas du tout à la noce. (*Apercevant Lourdoff.*) Ah ! c'est notre brave jardinier.

LOURDOFF.

Comme vous voyez, Monsieur ; mais queue que vous rumjinez donc comme ça à part vous ?

FRANTZ.

J'enrage!

LOURDOFF.

Pourquoi-donc que vous enragez?

FRANTZ.

Tu me le demandes; toi qui nous a fait un si beau portrait de la nièce de ton maître?

LOURDOFF.

Je ne vois rien de bien désolant dans ce qui arrive au vôtre. Après tout, mademoiselle Victorine est riche.

FRANTZ.

Riche!... riche!... On a découvert à Paris une foule d'eaux merveilleuses pour embellir les femmes; mais, si ma chère maîtresse veut en faire usage, toute sa fortune doit y passer... et encore je crains bien qu'elle n'en soit pour ses frais. Ah! tu ne nous avais pas trompés... elle ne laisse rien à désirer... en laideur.

LOURDOFF.

Vous l'avez donc vue?

FRANTZ.

Que trop, de par tous les diables!... tu avais bien fait quelques erreurs dans l'analyse de ses traits; mais c'est égal, l'ensemble n'en est pas moins épouvantable,

LOURDOFF, *tremblant.*

Ah! ah!... et au temple a-t-elle ôté son voile?

FRANTZ.

Ah bien oui!... c'est probablement une surprise qu'on réserve à mon pauvre maître.

LOURDOFF.

La cérémonie ne tardera sûrement pas à finir.

FRANTZ.

Je crois que ce pauvre M. Gustave n'est guère pressé... et le pasteur va, dit-on, leur faire un beau discours sur le bonheur du mariage!... On vient... comment!... c'est M. Charles!

LOURDOFF.

Qu'est-ce que c'est que ça, M. Charles?

SCÈNE III.

LES MÊMES , CHARLES.

CHARLES , *accourant tout agité.*

Ah ! c'est toi Frantz !... où est Gustave ?

FRANTZ.

Où je voudrais bien qu'il ne fût pas , je vous jure.

CHARLES.

Je n'ai point aperçu le signal dont nous étions convenus...
il paraît que rien n'est terminé , et j'accours....

FRANTZ , *pleurant.*

Hélas ! Monsieur , il est trop tard.

CHARLES.

Trop tard ? et que fait-il en ce moment ?

FRANTZ , *pleurant plus fort.*

Il se marie , Monsieur.

CHARLES.

Il se marie !

FRANTZ.

Oh ! mon Dieu , oui ; vous pouvez vous vanter de lui avoir
fait là un joli présent ?

LOURDOFF.

A qui en ont-ils donc avec leurs exclamations ?

CHARLES.

Et moi qui ai crevé deux chevaux pour venir lui rendre sa
parole !

FRANTZ.

Vous auriez bien dû en crever quatre.... Mais enfin , Mon-
sieur , qu'est-il donc arrivé ?

CHARLES.

Des choses auxquelles nous étions loin de nous attendre , et
qui rendent maintenant son sacrifice inutile.

FRANTZ.

Mon pauvre maître ! est-on plus malheureux ?

LOURDOFF.

Si j'y comprends un mot...

CHARLES.

Si je pouvais lui parler...

FRANTZ.

Impossible !

CHARLES.

Tâche au moins de lui annoncer mon arrivée. Je retourne à l'auberge qui est près d'ici, et où m'attend Amélie;... tu viendras m'y chercher quand Gustave pourra m'entendre.

LE COMTE, *dans la coulisse.*

Eh bien ! personne pour m'annoncer !

CHARLES.

Ah ! mon Dieu, c'est la voix de mon oncle... sa présence va tout gâter... (*A Frantz.*) Emploie, n'importe quel moyen, pour le forcer à sortir d'ici.

FRANTZ.

Mais, Monsieur, je n'en vois aucun ; je ne suis pas préparé.

CHARLES.

Tout ce que tu voudras ; mais qu'il parte !... (*Montrant Lourdoff.*) Cet homme est-il sûr ?

FRANTZ.

Il aime l'argent.

CHARLES.

Il en aura, s'il te seconde... Voilà mon oncle ; je me cache.
(*Il entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *un fusil sous le bras.*

Ah ! voici enfin deux figures humaines ou à peu près... Conduisez-moi vers votre maître.

LOURDOFF.

Mon maître !

FRANTZ.

Tais-toi !

LE COMTE, à lui-même.

Qui diable se serait douté qu'ils étaient mariés depuis quatre mois ! je suis d'une colère ! Je parie que c'est ce qui m'a fait manquer mon coquin de faisan.

FRANTZ, à part.

Que dit-il ?

LE COMTE.

Une pièce magnifique !... un coup de roi ! Mais, corbleu ! mon neveu me le paiera.

FRANTZ, à part.

Quelle idée !... Oui... et s'il ne vient pas me donner un démenti, nous sommes sauvés.

LE COMTE.

Mais, enfin, coquins que vous êtes, me répondrez-vous ? êtes-vous muets ?

FRANTZ.

Non, Monsieur.

LE COMTE.

Puis-je voir de Marten, à l'instant ?

FRANTZ.

Non, Monsieur.

LOURDOFF, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LE COMTE.

Comment ! il n'y est pas ? Allons, il semble que tout le monde se soit donné le mot pour me contrarier... Je suis furieux !

LOURDOFF, à part.

V'là qu'il s'apaise !

FRANTZ.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai que mon maître est au moins aussi furieux que vous... Et comme la chasse est une grande consolation... quand on l'aime... M. de Marten, qui l'aime beaucoup, y est allé pour se calmer ; et en attendant qu'il plaise à M. votre neveu d'arriver... Au fait, je crois qu'il attendait hier votre neveu ?

LE COMTE.

Après !... après !... est-ce qu'il est à la chasse ?

FRANTZ.

Oui, monsieur.

LOURDOFF.

Oui, monsieur.

FRANTZ.

Nous avons un maudit renard qui nous a étranglé plus de vingt poules depuis trois jours... Demandez plutôt à Lourdoff.

LOURDOFF.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

A la chasse?... la nuit?... voilà du nouveau.

FRANTZ.

Comment ! M. le comte, vous ne connaissez pas la chasse aux flambeaux ?

LE COMTE.

La chasse aux flambeaux !

FRANTZ.

Oui, monsieur... C'est d'un effet superbe... magique!... Demandez plutôt à Lourdoff.

LOURDOFF.

On y voit absolument comme en plein midi.

LE COMTE.

Eh bien ! je veux en prendre ma part... Il faut que le renard paie pour le faisan que j'ai manqué ; et cependant il faisait jour encore lorsque je l'ai tiré... Et sont-ils loin ?

FRANTZ.

Comment, monsieur le comte, vous voulez...

LE COMTE.

Tu crois, peut-être, que je suis d'humeur à les attendre?... non pas!... non pas!... Puisqu'il s'agit de chasse, cela me regarde.

FRANTZ, *sautant de joie.*

Ah ! monsieur, vous m'enchantez ! Quel service vous nous rendrez, si vous parvenez à déterrer le maudit animal qui croque nos poules !

LOURDOFF.

Vite, un flambeau ! M. de Marten doit être un peu loin... Mais

c'est égal; en courant, nous pourrons le rattraper. (*A Lourdoff, qui revient armé d'un flambeau.*) Marche devant M. le comte!

LE COMTE.

Ma foi, je ne serai pas fâché de connaître un peu cette classe-là.

FRANTZ, regardant Charles qui, pendant la scène, entr'ouvrait la porte de la chambre où il se tient caché, et qui, dans ce moment, voit sortir le comte.

Victoire! (*Frantz sort sur les pas du comte et de Lourdoff.*)

SCÈNE V.

CHARLES, sortant du cabinet.

Il est parti!.. je respire!.. Courons retrouver Amélie; bientôt je reviens tout conter à Gustave, l'embrasser, le remercier, le consoler, s'il se peut, de son mariage, et savoir enfin jusqu'à quel point il s'est sacrifié pour moi... On sort de la chapelle... sauvons-nous! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE VI.

M. DE MARTEN, VICTORINE voilée, GUSTAVE, Paysans, Domestiques.

M. DE MARTEN.

Maintenant, je puis donc te nommer mon neveu!

GUSTAVE, à part, soupirant.

Ah! mon Dieu, oui. (*Haut.*) Vous me permettrez de vous expliquer aussi...

M. DE MARTEN.

Rien encore. Je veux auparavant que tu fasses connaissance avec ta femme; je t'ai ménagé une surprise à laquelle, j'en suis sûr, tu es loin de t'attendre.

GUSTAVE, à part.

Aye! aye! j'ai peur de trop bien deviner. (*Haut.*) Cependant, je voudrais vous dire....

M. DE MARTEN.

Tu me presses en vain, je ne t'écouterai pas. Ces bons paysans sont venus pour te féliciter sur ton mariage; nous ne pouvons nous

dispenser de les recevoir d'abord ; nous avons toujours le temps de causer.

GUSTAVE, à part.

Diable d'homme, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec lui !

M. DE MARTEN, aux paysans.

Mes amis, ces marques d'attachement nous touchent, nous pénètrent. . . (à Gustave.) Allous, Valberg, parle-leur donc un peu !

GUSTAVE.

Oui, mes amis, nous sommes très-sensibles, certainement. . . (Bas à M. de Marten.) Tenez, mon oncle, je sens qu'il m'est impossible d'être éloquent dans ce moment.

M. DE MARTEN.

Ah ! je conçois ; la joie, le saisissement. . .

GUSTAVE.

Oui, le saisissement. . . (A part.) Je voudrais cependant bien voir ma femme et savoir ce qu'il en est. (A M. de Marten.) Dites donc, mon cher oncle, est-ce que ma femme ne pourrait pas lever un peu ce voile mystérieux qui la cache ?

M. DE MARTEN.

Non, mon ami, non ; c'est à tes regards seuls qu'elle doit se moutrer d'abord : un peu de patience, tu auras bien le temps de la voir !

GUSTAVE.

Vous croyez. (A part.) Comme c'est rassurant !

M. DE MARTEN.

Mes enfans, maintenant, que ma nièce est mariée, bien loin de m'opposer à vos jeux, à vos danses, je veux y prendre part ; je ne me suis jamais senti si joyeux.

GUSTAVE, à part.

Il avait donc bien peur de ne pouvoir s'en défaire ! (1)

(1) Il suffira, pour passer le Ballet, de sauter de cet à part de Gustave : « Il avait donc bien peur de ne pouvoir s'en défaire ! » à ces mots de M. de Marten : « Je lis dans tes yeux ton impatience, etc. » La scène continuera comme elle est écrite jusqu'à la sortie de M. de Marten et des Paysans ; seulement, Gustave, avant le commencement de la Scène VII, reprendra l'à part suivant : « Ma femme n'a pas encore prononcé une parole ; serait-elle muette au moins ? »

M. DE MARTEN.

Allons, quand vous voudrez, ne vous gênez pas.

GUSTAVE, à part.

Ma femme n'a pas encore prononcé une parole... Serait-elle muette, au moins?

BALLET.

M. DE MARTEN à Gustave.

Je lis dans tes yeux ton impatience, et je ne veux pas la faire durer plus longtemps... Heureux mortel! tu ne tarderas pas à connaître tout ce que tu me dois... Allons, mes amis, passons dans les autres appartemens, et laissons seuls quelques instans ces deux amans fortunés.

GUSTAVE, à part.

Je ne sais pas s'il raille ou s'il parle sérieusement. (*Marten fait un signe à sa nièce, et se frottant les mains, il sort : les paysans et les domestiques le suivent.*)

SCÈNE VII.

VICTORINE, GUSTAVE, FRANZ.

FRANZ, à part.

Ouf! enfin je me suis débarrassé de l'oncle, et j'accours dire à mon maître... Le voilà; il n'est pas seul; diable!... ne dérangeons pas le tête à tête... Écoutez!... (*Il se cache dans l'appartement à droite, de manière à voir sans être vu.*)

VICTORINE, à part.

Est-ce qu'il ne parlera pas?

GUSTAVE, à part,

Je ne sais que lui dire.

FRANZ, à part.

L'entretien sera chaud!

GUSTAVE, à part.

Il faut lui rendre justice; elle a une jolie tournure.

FRANZ, à part.

Moi aussi, j'y ai été pris à sa tournure.

GUSTAVE, à part.

Je suis bien aise de savoir à quoi m'en tenir sur le reste.

VICTORINE.

S'expliquera-t-il enfin?

GUSTAVE, à part.

Un peu de courage! (*Haut.*) Eh bien, Mademoiselle... Madame, voulais-je dire?

VICTORINE.

Eh bien ! Monsieur ?

GUSTAVE, à part.

Sa voix est assez douce ; je la prierai de chanter toute la journée... Voyons maintenant s'il y a une compensation morale. (*Haut.*) Que dites-vous de l'idée de M. votre oncle ? n'est-elle pas plaisante, originale, extravagante ?... Nous unir sans avoir voulu nous permettre de nous voir !

VICTORINE.

Les dernières volontés de mon père étaient sacrées ; mais vous, Monsieur, qui traitez d'extravagant l'homme qui a pu enfanter un semblable projet, dites-moi quel nom donnerez-vous à celui qui n'a pas craint de l'exécuter ?

GUSTAVE, à part.

Diable ! il y a de la logique dans cette réponse.

FRANTZ, à part.

Ah ! ça, mais, il me semble que son accent anglais s'est amélioré depuis ce matin.

GUSTAVE.

Ce n'était que par une soumission aveugle que je pouvais obtenir votre main.

VICTORINE.

Un sacrifice si grand, si généreux, ne surprendrait point de la part d'un amant fortement épris.

FRANTZ, à part.

Elle n'est pas maladroite.

GUSTAVE.

Si c'est un sacrifice, doit-il vous surprendre de la mienne ?

FRANTZ, à part.

Il prend son parti en honnête homme.

VICTORINE.

Vous m'aimez donc, Monsieur ?

GUSTAVE, à part.

Comme elle a dit cela !

VICTORINE.

Ah ! que je serais heureuse si vous m'aimiez !

GUSTAVE, à part.

Quelle expression ! Ah ! ça, mais elle doit être jolie, cette femme-là !... Cet imbécille de Frantz se sera trompé.

FRANTZ, à part.

Rira bien qui rira le dernier !

VICTORINE.

Je dois vous savoir gré, Monsieur, de ce que vous avez fait

pour moi dans un moment où je commençais à m'accoutumer à l'idée que je devais rester demoiselle toute ma vie.

FRANTZ, *à part.*

Je le crois bien, avec une figure comme la sienne !

GUSTAVE.

Vous ne deviez pas, j'en suis sûr, redouter une semblable prédiction.

VICTORINE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; j'avais de fortes raisons pour en craindre l'accomplissement.

GUSTAVE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

FRANTZ, *à part.*

Ça commence à se gâter.

VICTORINE.

Effrayée de la condition imposée à mon mariage, je pensais que personne n'oserait former des liens sacrés, éternels, avant de connaître, au moins, mon caractère ; je ne parle pas des qualités physiques... le sage ne les compte pour rien.

GUSTAVE, *à part.*

Aye ! aye ! aye !

FRANTZ, *à part.*

Elle va le prendre par les sentiments.

VICTORINE.

N'êtes-vous pas de mon avis, Monsieur ?

GUSTAVE, *à part.*

Décidément, elle n'a que de l'esprit. (*Haut.*) Assurément. (*A part.*) Il faut en finir... (*Haut.*) Mais, dites-moi, ma chère Victorine, les motifs qui engageaient M. de Marlen à vous cacher à tous les yeux, n'existent plus.

FRANTZ, *à part.*

Parbleu ! à présent qu'elle est mariée, qu'est-ce que ça lui fait ?

VICTORINE.

Il est vrai.

GUSTAVE.

Alors, ce voile...

VICTORINE.

Tombera quand vous commanderez.

GUSTAVE, *à part.*

Dois-je commander ? Au fait, c'est ma femme : un peu plus tôt, un peu plus tard...

VICTORINE , à part.

Est-ce qu'il me croirait laide? Voilà qui diminuerait de beaucoup la bonne opinion que j'ai de lui.

GUSTAVE.

Victorine , je vous en conjure , montrez-vous à moi telle que vous êtes ? (*Il détourne la tête.*)

FRANTZ , à part.

Il va se trouver mal , c'est sûr.

VICTORINE , qui a levé son voile.

Vous êtes obéi.

GUSTAVE , à part.

Allons , courage !... (*Il regarde Victorine.*) O ciel ! que vois-je !... Victorine , j'embrasse tes genoux . . . C'est qu'elle est charmante !...

FRANTZ , à part.

Ah ça , est-ce qu'il a perdu la tête ?

VICTORINE.

Vous ne vous repentez donc pas de ce que vous avez fait ?

GUSTAVE.

Me repentir ! ah ! je suis le plus heureux des hommes ; et je jure de vous consacrer ma vie , de vous adorer jusqu'à la mort !

FRANTZ , à part.

Il est impossible que l'amour nous aveugle à ce point-là !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES , M. DE MARTEN.

M. DE MARTEN , voyant Gustave aux genoux de Victorine.

Courage ! que je ne vous dérange pas !

VICTORINE , se jetant dans ses bras.

Mon cher oncle !

GUSTAVE , à part.

M. de Marten ! gare les explications !

M. DE MARTEN.

J'étais sûr que vous vous conviendriez au premier coup d'œil ; j'ai vu que vous étiez faits l'un pour l'autre.

GUSTAVE , à part.

Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui annoncer . . .

M. DE MARTEN.

Ah ça , Valberg , tu avais , disais-tu , quelque chose à me confier ; maintenant je suis prêt à t'entendre.

GUSTAVE, à part.

Allons, c'est un petit moment à passer.

M. DE MARTEN.

Je t'écoute.

MARIE, appelant au-dehors.

Maître ! maître !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE; elle arrive par l'appartement à droite où Frantz était caché. En entendant appeler derrière lui, il se retourne, et, apercevant la figure noire de Marie, il s'enfuit en criant :

Ah ! miséricorde ! encore cette grosse brune !

M. DE MARTEN.

A qui cet imbécille en a-t-il donc ?

MARIE.

Maître ! maître !

M. DE MARTEN.

Que nous veux-tu, ma bonne Marie ?

MARIE.

Etranger vouloir parler à vous tout de suite, tout de suite.

GUSTAVE, à part.

Il est décidé que je ne pourrai pas me faire connaître.

MARIE.

Etranger li être comte de Val... Val... de Valberg.

GUSTAVE, à part.

Grand Dieu !

M. DE MARTEN, riant.

De Valberg.... Tu appelles de Valberg un étranger?...
(A Gustave.) Ton oncle....

GUSTAVE, à part.

Oui, mon oncle.

MARIE.

Li être en bas avec jardinier Lourdoff.

(On entend un coup de fusil.)

M. DE MARTEN.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

MARIE.

C'était le M. de Valberg qui chassait.

M. DE MARTEN.

Comment, la nuit!... Sa passion, à ce qu'il paraît, est encore plus forte qu'autrefois ; n'importe, je cours le recevoir.

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien; permettez qu'auparavant j'achève...

M. DE MARTEN.

Plus tard, mon ami; mais je ne saurais trop me presser pour aller au-devant de mon vieil ami, de ton oncle, enfin. Valberg, mon vieux Valberg, quel plaisir je vais avoir à t'embrasser! Conduis-moi, Marie. (*Il sort avec Marie.*)

SCÈNE X.

GUSTAVE, VICTORINE.

GUSTAVE, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

VICTORINE.

Pourquoi, mon ami, semblez vous redouter la présence de votre oncle?

GUSTAVE.

C'est que... c'est que je ne suis pas du tout son neveu.

VICTORINE.

Ah! mon Dieu! et qui êtes-vous donc?

GUSTAVE.

Je vous expliquerai cela plus tard... J'entends du bruit; si c'était lui... Non, Charles! Amélie!... Ah! tant mieux, ils m'aideront à l'apaiser.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES, AMÉLIE.

CHARLES.

Mon oncle n'y est plus; fort bien! (*A Gustave.*) Je te trouve enfin... mon pauvre ami! Eh bien! c'en est donc fait?

AMÉLIE.

Que je m'en veux de vous avoir tant pressé!

GUSTAVE.

Voulez-vous bien me permettre de vous présenter ma femme?

CHARLES, *regardant Victorine.*

Hein! en ce cas, je désavoue mes plaintes.

AMÉLIE.

Et moi mes remords; on n'est pas plus jolie.

GUSTAVE, *à Victorine.*

Madame, je vous présente votre cousin et votre cousine.

VICTORINE.

Mon cousin! ma cousine! mais expliquez-moi...

AMÉLIE.

Soyez tranquille. (*Montrant Gustave.*) Voilà votre époux; et je vous promets que vous n'avez rien à craindre.

CHARLES.

Je suis enchanté maintenant d'être arrivé trop tard... Frantz t'a-t-il appris...

GUSTAVE.

Rien.

CHARLES.

Ecoute-moi donc. A peine tu sortais du château de Valberg; nous nous félicitons, Amélie et moi, du moyen que nous avons employé pour tromper notre cher oncle, et ces félicitations étaient accompagnées des plus tendres caresses... Imprudents! mon oncle nous écoutait; il entre au moment où j'embrasse ma femme: sa colère est au comble... Vous m'avez trompé... vous êtes des ingrats... je ne vous pardonnerai jamais... Une larme d'Amélie, quelques amplifications de rhétorique de ma part, et il avait pardonné. Cependant il était toujours furieux; et tout en criant, en jurant, il monte à cheval, et vient, tout en chassant, chemin faisant, prévenir M. de Marten que le mariage projeté ne peut avoir lieu.

AMÉLIE.

Le voyant si irrité, nous n'avons pas osé lui découvrir notre ruse, et nous avons pris la poste pour venir vous avertir et vous retirer d'embarras: mais je vois que tout s'est passé pour le mieux, que le hasard nous a tous bien servis, et qu'il ne s'agit plus maintenant que d'assurer votre bonheur.

GUSTAVE.

C'est cela! des larmes! des phrases! Nous pleurerons et parlerons tous à la fois... on ne s'entendra plus... et ce sera charmant!

VICTORINE.

J'entends mon tuteur.

CHARLES.

Et mon oncle.

AMÉLIE.

Ton oncle? sauvons-nous!

GUSTAVE.

Eh! vite! eh! vite! entrons tous chez ma femme; écoutons leur conversation; saisissons l'instant favorable pour nous montrer, et emportons d'assaut le consentement de M. de Marten.

(Ils entrent tous dans la chambre de Victorine.)

SCÈNE XII.

M. DE MARTEN, LE COMTE.

LE COMTE.

Ouf! je n'en peux plus; comme ils m'ont fait courir!

M. DE MARTEN.

Allons, remets-toi.

LE COMTE.

Il m'a été impossible de te rencontrer dans ton parc.

M. DE MARTEN.

Je le crois bien, puisque je ne suis pas sorti.

LE COMTE.

Comment!... mais il y a une heure que deux de tes gens m'ont dit que tu y étais.

M. DE MARTEN.

Ils se sont trompés.

LE COMTE.

Il n'y a pas grand mal, au surplus. Ah ça! j'ai fait un fameux carnage dans ton parc.

M. DE MARTEN.

Toujours chasseur!

LE COMTE.

Plus que jamais... Ah! par exemple, je suis bien fâché...

M. DE MARTEN.

De quoi?

LE COMTE.

Je n'ai pas pu découvrir ton renard.

M. DE MARTEN.

Quel renard?

LE COMTE.

Eh! parbleu! celui qui mange tes poules.

M. DE MARTEN.

Eh! je n'ai pas de renard qui mange mes poules!

LE COMTE.

Cependant, je suis bien certain que tes gens m'ont dit que tu chassais un renard.

M. DE MARTEN.

Il faut que tu sois fou ou qu'on se soit moqué de toi.

LE COMTE.

Corbleu! si je te croyais, malheur aux deux faquins qui m'ont fait courir!... si je les rattrape...

M. DE MARTEN.

Calme-toi... je saurai qui a fait ces mensonges... mais parlons de ton neveu.

LE COMTE, à part.

Ah! diable! comment lui avouer... (*Haut.*) Tu vas bien m'en vouloir.

M. DE MARTEN.

Pourquoi?

LE COMTE.

Mon neveu... mon coquin de neveu!..

M. DE MARTEN.

N'en dis pas de mal; c'est un jeune homme charmant!

LE COMTE.

Je te conseille de le défendre... Enfin, il ne viendra pas.

M. DE MARTEN.

Je le crois bien, il est tout arrivé.

LE COMTE.

Qui ?

M. DE MARTEN.

Eh bien! ton neveu.

LE COMTE.

Mon neveu ?

M. DE MARTEN.

Certainement. Je l'ai vu pour la première fois aujourd'hui, et je le trouve tout-à-fait à mon gré.

LE COMTE.

Tu l'as vu ?

M. DE MARTEN.

Oui.

LE COMTE.

Aujourd'hui ?

M. DE MARTEN.

Sans doute, aujourd'hui.

LE COMTE.

Voilà qui est fort !

M. DE MARTEN.

Et que trouves-tu donc d'extraordinaire à cela ?

LE COMTE.

Comment veux-tu, mon cher ami, que mon neveu soit ici, puisque j'ai appris, au moment où je voulais le forcer à se mettre en route, qu'il était marié secrètement depuis quatre mois ?

M. DE MARTEN, à part.

Il ne veut pas en démordre. (*Haut.*) Mais que diras-tu, si je te le présente ?

LE COMTE.

Je serais curieux de voir celui-là.

M. DE MARTEN.

Oui. Eh bien ! tu n'attendras pas long-temps. Il est sans doute auprès de sa femme.

(*Il entre dans la chambre de Victorine.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, M. DE MARTEN, *amenant Charles sans le regarder.*

M. DE MARTEN.

Venez, mon cher Valberg, venez convaincre un incrédule.

LE COMTE.

Comment ! mon neveu ?

M. DE MARTEN.

Tu le reconnais donc enfin ? (*Le regardant.*) Mille bombes ! ce n'est pas là le mari de Victorine.

LE COMTE.

Me direz-vous, monsieur, comment il se fait que vous êtes ici, et que vous ayiez encore une seconde femme ?

CHARLES.

Pardon, mon oncle, quand vous saurez...

M. DE MARTEN.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? (*Il appelle dans la chambre de Victorine.*) Victorine !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

M. DE MARTEN, *tenant Amélie par la main.*

J'espère, mademoiselle, que vous allez nous expliquer comment il se fait que...

LE COMTE.

Amélie !

M. DE MARTEN.

Comment ! Amélie !

CHARLES.

Oui, monsieur, c'est ma femme.

M. DE MARTEN.

Je me donne au diable si j'y comprends un mot... Ah çà ! mais où est donc ma nièce et celui qui l'a épousée ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GUSTAVE, VICTORINE.

GUSTAVE.

Nous voilà !

LE COMTE.

Que vois-je ! Gustave !

M. DE MARTEN.

Tu le connais donc ?

LE COMTE.

Certainement... c'est un cousin, l'ami de mon neveu.

GUSTAVE.

Oui, M. de Marten, je suis Gustave de Valberg. Au milieu des circonstances les plus bizarres, je voulais vous donner les explications que la délicatesse exigeait ; mais vous n'avez jamais voulu m'entendre.

M. DE MARTEN.

J'en conviens... Qui diable aussi se serait douté... Ah ! ça, mais, vous, mademoiselle, vous êtes donc sa complice ?

VICTORINE.

Depuis fort peu d'instans ; mais pourriez-vous me faire un crime d'aimer mon mari ?

M. DE MARTEN.

Son mari ! son mari !...

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, son mari. Voudriez-vous faire comme mon oncle, vous fâcher ? il faudrait toujours pardonner.

LE COMTE.

Elle a raison, mon ami ; et tu ne pourras jamais être plus contrarié que moi.

M. DE MARTEN, à Gustave.

D'accord. Tu es un homme d'honneur ?

GUSTAVE.

Aurais-je osé me présenter sans cette garantie !

LE COMTE.

Pour cela, je réponds de lui ; il est de la famille.

M. DE MARTEN.

En ce cas, je me repens moins de ma fatale précipitation ; elle pouvait avoir des suites plus graves... ce qu'il y a de plus drôle, c'est que je ne sais pas encore comment il se trouve ici à la place de ton neveu.

VICTORINE.

Nous vous l'expliquerons.

SCÈNE XVI et dernière.

LES MÊMES, MARIE, FRANTZ, LOURDOFF.

(*Lourdoff rit aux éclats en voyant la frayeur de Frantz.*)

FRANTZ, *poursuivi par Marie.*

M. de Valberg! à l'aide! au secours! Ah ça, mais qu'est-ce qu'elle a donc cette grosse brune-là?

LE COMTE, *prenant Frantz et Lourdoff par les oreilles.*

Ah! c'est donc vous, coquins, qui me faites chasser le renard aux flambeaux?

LOURDOFF.

Aye! aye! aye!... vous tirez trop fort.

FRANTZ.

Monsieur, je vous assure que ça s'est vu.

LOURDOFF.

Oui, Monsieur; ça s'est vu... aye! aye!

LE COMTE.

Où, marauds?

FRANTZ.

Je ne me le rappelle pas trop pour le moment; mais je vous conterai cela plus tard.

LOURDOFF.

Oui, nous vous conterons cela... Aye! aye!

LE COMTE.

Vous êtes bien heureux qu'il y ait un pardon général.

FRANTZ.

Je l'accepte.

LOURDOFF.

Oui, monsieur, nous l'acceptons. (*Se tâtant l'oreille.*) Je suis sûr que maintenant il y en a une plus longue que l'autre.

FRANTZ, *regardant Victorine.*

Comment! c'est là?... Peste! mon maître n'est pas malheureux.

M. DE MARTEN.

Une seule chose me contrarie: c'est que moi, qui ne peux pas sentir les mariages d'inclination, je commence à croire que j'en ai fait un en moins de vingt-quatre heures.

FIN.